

LAMBALLE sous l'occupation, Mars-Avril 1944

Une Matinée Mouvementée

L'une des missions de notre mouvement de résistance étant, avant tout le débarquement allié, la récupération des armes de guerre camouflées le plus souvent, par d'anciens combattants de la guerre 1914-1918, il nous faut les convoier le long des ruelles et des rues de Lamballe, fréquentées par les Allemands.

Mon mari s'en charge généralement ainsi que ses chefs de groupe mais aujourd'hui nous venons de recevoir un étrange petit billet sans signature ainsi libellé :

« Venez prendre de suite les deux pistolets qui sont dissimulés dans un débarras, sous une pile de vieux journaux, eux-mêmes placés sur une chaise à l'adresse indiquée ; l'heure dépassée, ces armes seront remises en leur cachette initiale sans esprit de retour ! »

Mon mari souffrant d'une forte angine et connaissant la valeur que représente pour lui cet armement providentiel en ce temps d'occupation... je me porte volontaire pour aller quérir ces présents guerriers.

Le temps d'habiller ma fille, de traverser le jardin « Louis Gouret » en poussant le landau où elle babille avec sa poupée, d'emprunter la rue Charles-Cartel..., le quartier du Béloir..., de consulter discrètement le petit plan établi par mon mari, de me saisir des armes cachées, de les envelopper hâtivement dans l'un des hebdomadaires, de les déposer, tout au fond de la carrosserie de ma voiture et je m'en vais rapidement, longeant la rue Saint-Jean, ô ironie du sort !... pour ne pas repasser devant les Allemands croisés sur mon chemin.

Dans cette rue qui paraît si étroite et tortueuse, avec ses vieilles maisons en encorbellement, je perçois trop tard, une agitation insolite sur la place du marché, et au moment où, alertée, j'amorce un mouvement de rotation, le grincement des essieux attire l'attention des militaires bardés de mitraillettes, qui se dissimulaient de chaque côté du débouché...

Surgissant comme des diables verts, ils me font signe d'avancer d'un mouvement de leurs armes pointées en avant et m'intiment l'ordre de passer. Je ne puis qu'obéir à ce commandement impérieux.

« Enfer et damnation », la place est envahie et encerclée par les soldats allemands en tenue de combat. Toutes les issues et portes des maisons sont gardées militairement...

Je me sens prise au piège devant ce déploiement de forces ennemies qui m'entourent et j'ai le cœur meurtri en voyant « mon petit chou » regarder pensivement toute cette animation qui la distrait.

Un court moment, apercevant la demeure des résistants Lepileur, sur ma droite, je songe à leur demander asile mais, avec les marches de la porte d'entrée, je serai obligée d'abandonner mon landau sur le trottoir. Non vraiment, je ne puis leur faire partager mon péril d'autant que M. Lepileur est un prisonnier évadé.

Seule au milieu des S.S., je maîtrise le profond malaise qui m'avait envahie ; notre salut ne dépend-il pas de mon sang-froid ! Et je m'efforce de descendre lentement cette place en pente croyant voir en imagination... mon landau roulant trop vite et se renversant... petite fille d'un côté... revolver de l'autre. Sous une apparente sérénité, j'arrive enfin à l'orée de la rue Bario où un second barrage m'attend plus dense que le premier. Là on parle avec des visages hostiles ; finalement on s'écarte pour me laisser passer et je franchis cette courte rue très en pente entre deux haies de soldats allemands.

Après avoir longé la Kommandantur où règne une effervescence de mauvais aloi, je préfère m'engager dans la venelle des « Printoriaux » avant de trouver refuge dans ma maison qui me paraît un havre de paix.

L'après-midi nous sûmes que les Allemands recherchaient « un prisonnier évadé », sans doute M. Boschât nous dit-on ! qui a dû être dénoncé par quelques délateurs.

L'affaire en reste là.

Ce n'est que trente-deux ans plus tard que l'énigme de cette journée tragique me fut révélée, au gré d'une rencontre imprévue.

Au cours d'un banquet organisé par « Les Amis du vieux Lamballe », le hasard me plaça non loin d'un peintre breton, Maurice Bernard, qui exposait ses toiles dans l'une des salles d'exposition d'un vieux logis de la place du Martray.

... Il se mit soudain à parler de son odyssée, en début du printemps 1944, en cette même ville qui l'accueillait si bien aujourd'hui...

« J'avais alors dix-sept ans, expliquait-il et j'étais interné depuis trois mois, comme jeune résistant à la prison de Saint-Brieuc. Mon père ayant réussi à savoir que j'allais être transféré au camp de Compiègne, me fit parvenir un message sur une feuille de papier à cigarettes où était inscrit un renseignement : " Lecué à Lamballe ".

« Jouant mon va-tout, au passage en votre ville, j'ai sauté du camion en marche où j'étais parqué avec dix-sept autres prisonniers résistants sous bonne garde militaire, et j'ai couru, ma valise en main, à la recherche du domicile de cet entrepreneur en plomberie. Celui-ci me cacha dans l'une des chambres de son immeuble, tout en haut de la rue de Lourmel, sur la grande place qui fut investie par tous les renforts allemands appelés d'urgence... »

Ainsi mon convoyage d'armes avait coïncidé malencontreusement avec cette évasion mouvementée... où mon destin, une nouvelle fois, eût pu se terminer bien tragiquement.

Quant à lui, l'audace lui avait réussi. De ses compagnons d'infortune, quatre seulement revinrent des camps de la mort me dit-il...

Extrait des *Mémoires*,
Marguerite-Marie BILLAUD.

HISTOIRE du NOUVEAU CHATEAU

Vous, jeunes, moins jeunes, garçons et filles, anciens élèves de l'école publique rue Notre-Dame, il vous a fallu pendant plusieurs années, deux fois par jour, grimper une côte (côte du Rouet, côte Notre-Dame, rue du Four) ou gravir des marches (Saint-Julien, Saint-Martin) pour vous rendre en classe : de quoi s'ouvrir les poumons et se faire de solides jarrets.

C'est en effet sur le versant droit du Gouëssan, au sommet d'une colline, que sont réunis les établissements scolaires ; c'est là que s'élève l'imposant bâtiment qui abrite aujourd'hui l'école primaire des filles.

Nous ne conterons pas l'histoire de l'ancien château, plusieurs fois détruit et reconstruit et qui dominait la fière cité fortifiée des comtes de Penthièvre. M. l'abbé Dutemple s'en est chargé.

En 1626, Richelieu décida de raser château et fortifications. C'est en 1729, sur des terrains plus ou moins en friche, qu'il avait acquis par achats ou héritages que le sénéchal Mathurin Plancher, sieur du Tertre, décida de bâtir, de ses propres deniers, un nouveau château. Il traça d'abord un grand jardin qu'il entourait de murs. Le terre-plein du monument aux morts, la propriété de Launay, les promenades, les écoles et divers jardins et maisons surplombant la vallée escarpée constituaient la propriété.

Dans un premier temps, à l'ouest il fit construire un édifice destiné à recevoir les archives duciales. On l'appelle la salle « voûtée » à cause de la forme du plafond fait de pierres à l'épreuve du feu, ainsi que les murs très épais (1,70 m). C'est là que l'on conserva longtemps les titres du duché de Penthièvre qui, plus tard, furent transportées à Saint-Brieuc.

La salle des archives terminée, le sieur Plancher décida de se faire bâtir une demeure digne de ses hautes fonctions.

En 1730, il réalisa son rêve et sa maison était l'une des plus belles de Lamballe. Il faut reconnaître que, vu de l'extérieur le château composé de deux ailes bâties en équerre, orientées au sud-est à la fois sobre et imposant. Il comprend un rez-de-chaussée sur caves et un premier étage sous combles. L'entrée principale s'ouvre sur un bel escalier de bois qui conduit au premier étage mais l'aile droite est desservie par un second escalier, peu connu, plus beau que le premier et qui grimpe jusqu'aux greniers.

Il est si beau que l'on en fait aujourd'hui des copies appelées « escaliers de Lamballe ».

L'ensemble avait si grand air que le duc de Penthièvre, comte de Toulouse, l'acheta aux héritiers Plancher en 1736. Il devint la demeure des sénéchaux de Lamballe.

En 1793, sa propriétaire, Adélaïde de Penthièvre, duchesse d'Orléans, ayant émigré, le nouveau château et ses jardins furent confisqués et devinrent « biens nationaux ». Ils furent acquis par le sénéchal Le Dissez de Penanrun.

En 1815, à la Restauration, l'acquéreur rendit la propriété à la duchesse douairière d'Orléans qui la donna à son fils le futur Louis-Philippe I^{er}.

Dès 1826, une école secondaire avait fonctionné tour à tour au couvent des Ursulines puis dans l'ancien couvent des Augustins mais avait fermé ses portes faute d'élèves.

Comme toutes les villes de France de quelque importance, la municipalité de Lamballe désirait vivement ouvrir un nouveau collège. Elle adressa au roi une supplique lui demandant de lui louer le nouveau château. Il accepta et en 1836, pour la modique somme de cinq cents francs et un bail de dix ans la ville en devint locataire.

En 1848, à la chute de la monarchie, l'Etat voulut vendre le château et ses dépendances. Finalement, après bien des péripéties le tout fut acquis par la ville en 1865.

Lamballe était enfin propriétaire de son collège. Par la suite diverses transformations intérieures furent nécessaires parce qu'un cours normal préparant des élèves-maîtres à leur future tâche d'instituteurs vint compléter le cours secondaire. C'est à cette époque que la ville construisit un nouveau dortoir, au-dessus de la salle des archives. Ce fut le dortoir neuf appelé plus tard d'un nom évocateur « le dortoir de la girouette ».

M. Herbert, ancien directeur d'école et maire de Pléneuf raconte avec émotion dans *Pages d'histoire locale* les souvenirs nombreux qu'il a gardé de son passage au collège puis au cours normal de Lamballe. Il y entra à l'âge de treize ans après avoir passé le certificat d'études primaires. Ce fut un élève timide mais brillant. Certains bons sujets obliquaient vers d'autres administrations : Ponts et Chaussées, P.T.T., Contributions indirectes, etc. Il fit partie de la dernière promotion lamballaise.

En 1886, le Conseil général réuni au chef-lieu du département décida que le cours normal prendrait le nom d'école normale d'instituteurs et fonctionnerait dans l'école construite à cette intention à Saint-Brieuc. Ce qui fut fait après bien des tractations entre les édiles. Lamballe conservait le collège dit municipal. On y préparait le brevet élémentaire. Les élèves les plus doués affrontaient les épreuves du concours d'entrée à l'école normale de Saint-Brieuc. Ma foi, les résultats étaient brillants et la ville en était fière à juste titre.

On ne peut énumérer les noms de tous les professeurs et élèves qui ont marqué leur passage d'une pierre blanche. Sachez que certains, dirigés sur Rennes, devinrent licenciés en droit, ès lettres, ès sciences, etc. L'un d'eux, Jean Leroux soutint deux thèses en Sorbonne qui firent grand bruit.

Ajoutez que la fanfare, surtout composée d'élèves-maitres, glanait, à l'extérieur, des prix d'ensemble dans les concours (Saint-Brieuc, Saint-Malo, Vannes). Les répétitions avaient lieu sous la voûte sonore de la salle des archives. Quant à l'éducation physique, elle consistait surtout, pour les grands élèves, à apprendre le manie-ment du fusil de guerre et à défiler en rangs, au pas cadencé, à travers la ville. Marches militaires qui se terminaient par la prise d'assaut de l'auberge du Châlet (R. Leroy).

En 1889, le collège prend le nom d'école primaire supérieure. Pendant la période de transition qui dura de 1886 à 1933 les cours continuèrent à être dispensés dans le château neuf. Outre les matières traditionnelles on y enseignait le latin, l'anglais et même l'agriculture. Les cours d'anglais, considérés comme un « art d'agrément » étaient payants. C'était un collège classique, moderne et technique.

Il reste cher à bon nombre de Lamballais mais aussi à tous ceux qui, à plus de dix lieues à la ronde, y ont fait de solides études.

M. Quintin, ancien instituteur de l'école publique de garçons fut élève de l'E.P.S. de 1925 à 1929. Il était bien placé pour nous documenter sur cette période un peu tombée dans l'oubli.

La cour « d'honneur » s'ornait d'un parterre rond au centre duquel s'élevait « le sapin ». Les classes occupaient le rez-de-chaussée ainsi que l'infirmerie installée dans la première pièce à droite en entrant dans la cour. Le directeur avait son appartement au premier étage dans l'aile droite. Les dortoirs occupaient l'autre aile : le dortoir carré, et, lui faisant suite, celui de la girouette. Pas d'escalier de secours bien sûr. On frémit en pensant à ce qui aurait pu se produire !

Aucun confort, même rudimentaire. Pas d'eau courante donc, pas de lavabos ni de douches. Dans les couloirs, sur des tablettes de bois étaient posés cuvette et pot à eau. Une fois par semaine, séance de bains de pieds dans ce qu'on appelait « la salle d'eau ». Par les hivers rigoureux on était dispensé de faire sa toilette : l'eau était gelée dans le pot à eau !

Trois ou quatre citernes fournissaient de l'eau pour les usages domestiques mais on allait chercher l'eau « potable » à Saint-Lazare. On remplissait un tonneau que les élèves vidaient au retour des promenades par temps chaud.

Seules les classes étaient chauffées par un poêle à charbon dont le tuyau traversait toute la pièce. Tant pis pour les maux de tête.

Le personnel n'étant pas nombreux les élèves assuraient des « charges » à tour de rôle : le balayage des classes, des dortoirs, des couloirs. On arrosait copieusement en formant de grandes spirales et puis c'était la valse des microbes !

La salle des archives servait de réfectoire. Par la suite elle devint salle de réunions diverses. C'est à nouveau, aujourd'hui, le réfectoire de l'école primaire. Malheureusement elle a subi des transformations. On a caché la voûte par un plafond pour la rendre moins sonore. Par contre, les murs en pierre de taille ont été mis à nu et les fenêtres ont conservé leurs grilles d'origine. Le mur entre la cuisine et le réfectoire est si épais que le passe-plat glisse d'une pièce à l'autre sur des roulettes.

Dans la cour, à gauche en entrant s'élevait une petite construction, sans doute l'ancienne conciergerie du château. Après diverses affectations : entrepôt de livres et fournitures, foyer de jeunes, bibliothèque, elle a été démolie pour faire place à un préau.

« De mon temps, dit M. Quintin, presque tous les élèves étaient pensionnaires. On se levait à six heures, réveillés par la grosse cloche actionnée par un surveillant. » D'ailleurs cette cloche, encore en place il y a peu d'années commandait toute la vie de l'établissement : l'heure des cours, des récréations, des études du soir, du coucher, etc.

Les jeudis et dimanches après-midi, tous coiffés d'une casquette bleu-marine, cravatés, en colonnes par trois, la promenade s'ébranlait vers la campagne environnante : la Moglais, la Guévière, la Dehanne étaient pour tous des buts de prédilection.

Une fois par mois, du samedi soir au dimanche soir, avait lieu la « grande sortie ». Beaucoup restaient au « bahut » faute de moyens de transport. Les autres partaient à pied, à bicyclette ou empruntaient le petit « tacot » vers la côte.

Nous étions tous *le Petit Chose* d'Alphonse Daudet mais nous ne le savions pas. Pourtant nous n'étions pas malheureux car c'est dans cette atmosphère feutrée que se sont créés des situations solides et des amitiés durables.

C'est en 1924 que M. Avril fut nommé directeur après avoir été professeur à l'école normale de Saint-Brieuc. Il a marqué son passage de sa forte personnalité. Ses cours et discours hauts en couleurs, toujours justes, nous subjuguèrent. Enfin, il était entouré d'une pléiade de bons professeurs : MM. Le Cardinal, Bonnot, Guesnier, Lasbleis et pour la section industrielle de MM. Quessart et Guichard, contremaitres.

Mais l'effectif dépassait deux cents élèves. Les locaux devenaient par trop exigus et insalubres. La municipalité acheta un vaste terrain sur la route de Dinard et en 1933, l'E.P.S. occupa les nouveaux locaux spacieux et modernes pour l'époque.

C'est donc à la rentrée, en 1933, que l'école primaire des filles s'installa au nouveau château sous la direction de Mlle Reux.

Puis c'est la guerre 1939-1944. Mlle Reux, contrainte de prendre sa retraite est remplacée le 1^{er} janvier 1942 par Mme Lévêque. L'E.P.S. des garçons est occupé par les Allemands. Alors on décide de loger chez l'habitant les instituteurs et les élèves internes.

Le nouveau château verra revenir les garçons dont les cours auront lieu dans les salles du rez-de-chaussée. M. Avril installera son bureau dans la petite conciergerie.

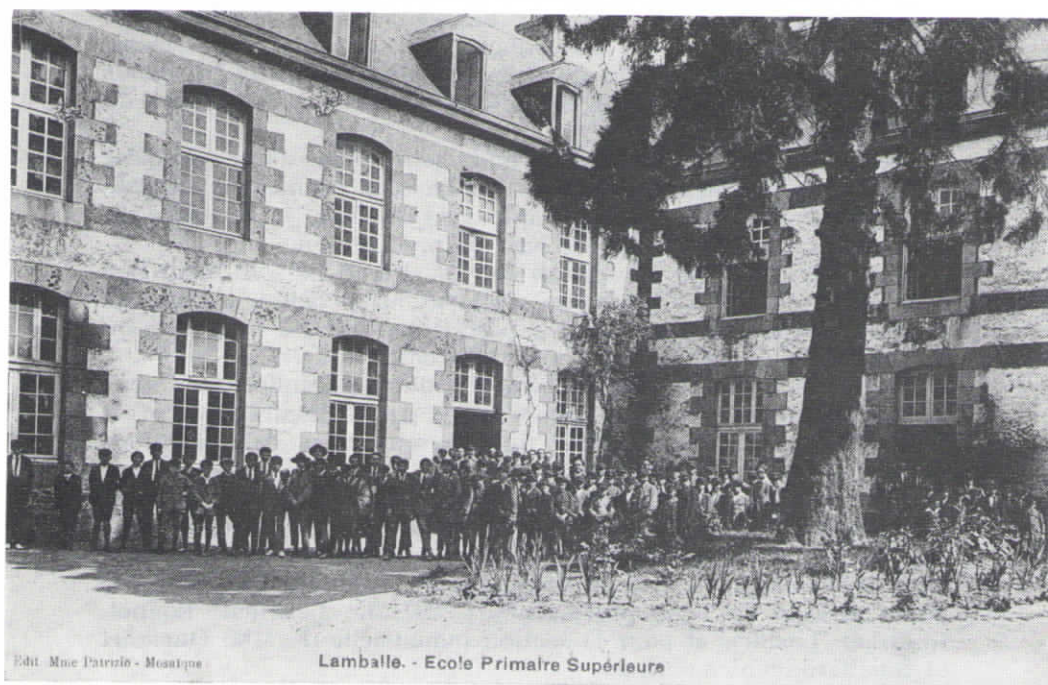
Au premier étage, les logements des instituteurs et même les greniers sont transformés en salles de classe pour les filles de l'école primaire.

Mme Lévêque assure que cette cohabitation se fit sans trop de difficultés chacun se serrant un peu. Par exemple, c'est à tour de rôle que les élèves, filles ou garçons, viendront en récréation dans la cour d'honneur orientée au sud.

Cette situation durera jusqu'au départ des Allemands fin juillet 1944.

A la rentrée suivante, l'E.P.S. regagnera ses pénates et Mme Lévêque disposera à nouveau de tout le nouveau château jusqu'à sa retraite en 1951.

Prendront ensuite la direction de l'école primaire de filles : Mmes Brouard (1951-1953), Ollivier (1953-1966), Bourget, directrice actuelle.



Édit. Mme Patriot - Montreuil

Lamballe. - Ecole Primaire Supérieure

CONCLUSION

Amis du Vieux Lamballe, vous excuserez les imperfections et lacunes de cet article. Puisse-t-il, cependant avoir attiré votre attention sur ce « château-neuf », vieux de deux cent cinquante ans déjà. Désormais, si vous levez les yeux vers l'imposante collégiale Notre-Dame, vous admirerez aussi la maison du sénéchal Plancher, elle fait harmonieusement partie du paysage. Souhaitons tous que les attributions pacifiques et éducatrices qui ont été les siennes jusqu'à ce jour se perpétuent longtemps encore. *

Par Mmes AUBRY et PILLON.

BIBLIOGRAPHIE

DE LA MOTTE ROUGE (Daniel), *Vieilles demeures et vieilles gens*, p. 583.

HERBERT (Jules), ancien maire de Pléneuf, *Pages d'histoire locale*, « Le collège et le cours normal d'instituteurs ».

LEROY (René), *Lamballe, dix siècles d'histoire*, p. 184 et sqs.

« Le Nouveau Château » en 1979

Aujourd'hui, l'école primaire occupe les bâtiments du « nouveau château » et ceux, plus récents, qui ont été construits en contre-bas en 1899. Les effectifs augmentant régulièrement, il a même fallu installer quatre classes mobiles dans les jardins. En effet, l'école compte seize classes mixtes.

C'est dans le dortoir de la Girouette que se tient la bibliothèque pédagogique. C'est là aussi que le G.A.P.P. (Groupe d'aide psychopédagogique) accueille individuellement ou par petits groupes les enfants ayant quelques difficultés scolaires.

La salle des archives, vieille de deux cent-cinquante ans, s'anime, tous les midis au moment du déjeuner. La cuisine a été modernisée et des repas équilibrés sont servis aux enfants.

Si les bâtiments du « nouveau château » n'ont pas été transformés, des améliorations y ont été apportées : le chauffage central a été installé il y a trois ans et les salles de classe sont dotées d'un mobilier mieux adapté et de matériel éducatif moderne (électrophones, magnétophones, duplicateurs, récepteurs de télévision...).

Tout a bien changé depuis les premières classes en 1933. L'école rue Notre-Dame est devenue trop exiguë pour accueillir tous ses élèves, aussi, à la rentrée scolaire prochaine, six classes et leurs instituteurs s'installeront à Beaulieu dans une école d'architecture très moderne dont la construction est déjà bien avancée.

Mais, on se plaît bien dans l'école rue Notre-Dame et dans ses vieux bâtiments qui ont connu plusieurs générations d'écoliers.

Le « nouveau château » retiendra pendant de nombreuses années encore de rires et de cris d'enfants heureux.

Mme BOURGET,
Directrice à l'école primaire.

de France en Angleterre

par le caporal HALNA DU FRETAY

(Le récit qui va suivre est le texte même de celui qui, devenu aspirant aux Forces Aériennes Françaises Libres et pilote dans la Royal Air Force, sera abattu par la Flak allemande dans le ciel de Dieppe lors du raid allié du 19 août 1942 : il sera mort pour que vive la France.)

Né le 10 mai 1920 d'une famille bretonne de vieille souche, à Jugon, dans les Côtes-du-Nord, élevé en Bretagne, j'ai le malheur de perdre mon père à l'âge de dix ans alors que je faisais ma première année de pensionnat à l'école des Roches en Normandie. Là, je prends contact avec les principes anglais car les études, très sérieuses, prévoyaient cependant une large place pour les sports.

En 1936, je fais mon premier voyage en Angleterre. J'apprends à connaître un nouveau pays, un nouveau peuple, des conceptions différentes de vie. Au bout de trois semaines je rentre en France, enchanté de mon voyage, emportant au fond de mon cœur le vif désir d'y revenir un jour.

En 1937, un autre voyage me conduit en Allemagne où je reste deux mois. Autre peuple, autres mœurs et façons de penser qui m'irritent. J'entends déjà parler de la guerre. Les Allemands pensent à la revanche, ne le cachent pas et, pour y arriver, acceptent les plus grandes privations.

Je quitte l'Allemagne avec un réel soulagement pour le Yorkshire où je passe un agréable mois de septembre chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu à Scorton.

Je rentre en France au début d'octobre pour continuer mes études au collège de Dinan. La ville possède un aérodrome et, comme mon rêve était d'apprendre à piloter, un peu de la faute de mon père qui, comme ancien de l'aviation, voulait déjà me faire prendre le baptême de l'air dans un vieux Morane de la guerre, alors que je n'avais que cinq ans, j'insistais tellement auprès de ma mère que je finis par lui arracher l'autorisation de devenir élève-pilote. Au bout d'un an, malgré de nombreuses difficultés, j'arrive enfin à totaliser les quinze heures de vol indispensables pour passer le brevet de pilote.

Une fois breveté, je n'ai plus qu'un but : avoir mon avion. Il me faut quelque temps pour réaliser la somme nécessaire à cet achat. En attendant, je passe mon brevet de mécanicien avion car tout ce qui touche à l'aviation me passionne. Enfin, la chance me sourit et je peux acheter un excellent petit avion tchécoslovaque, un ZLIN XII de 45 ch, conduite intérieure biplace.

J'étais alors stagiaire chez un notaire pour me préparer à suivre les cours de droit de la faculté de Rennes où je devais entrer en octobre 1939 si la guerre n'avait pas été déclarée. Tous mes moments de liberté sont réservés à mon avion et à l'aérodrome. Puis, c'est l'angoissante incertitude du mois d'août, la mobilisation progressive, la guerre. Je suis trop jeune pour être appelé. J'essaie de m'engager. Dix fois, quinze fois peut-être, je me présente à la gendarmerie et au bureau de recrutement. Chaque fois il m'est répondu que l'on n'a pas besoin de moi, qu'il y a des pilotes tant qu'on en veut.

Entre temps je rencontre mon ami, Charles Macé, également propriétaire d'un ZLIN XII immatriculé F-AQEX, voisin du mien au hangar. L'aérodrome étant devenu militaire nous décidons de démonter nos avions et de les emporter chez nous. Dès le lendemain matin, en bleus de mécanicien nous commençons le travail. Le garagiste de Jugon, un ami, nous prête un concours apprécié. En trois jours tout est démonté. Nous procédons nous-mêmes au transport. J'entrepose, tant bien que mal, les différents morceaux de mon avion chez ma mère. Il y en a un peu dans tous les coins. Le fuselage et le moteur dans le garage. Le train d'atterrissage trouve difficilement place dans le grenier. Les carénages et empennages sont logés dans une pièce de débarras. Dans ma chambre je loge l'hélice, le compas et les instruments de bord. Restent les ailes, pièces encombrantes qu'après de grosses difficultés nous logeons dans une grange bien aérée car il ne faut pas que l'humidité puisse déformer ces ailes entièrement en bois. Finalement boulons et ferrures sont soigneusement étiquetés et emballée dans un papier gras.

Le 2 octobre, j'arrive enfin à signer un pré-engagement comme élève-pilote et je suis incorporé le jour même à l'école élémentaire de pilotage n° 24 de Dinan. Je fais aussitôt mon premier vol, commençant ainsi mes heures militaires seules valables pour l'armée. Pendant quinze jours je suis le seul élève de l'école. Quelques instructeurs sont là mais apprennent à piloter les Lucioles sur lesquels ils vont instruire les jeunes recrues. Le lieutenant commandant l'école m'affecte sur un avion sur lequel j'ai toute liberté de voler.

Les clubs aéronautiques du Nord, alors évacués sur la région fournissent les premiers élèves. Changement de décors : instruction, classes à pied, théorie, maniement d'armes, cours techniques... on vole quelques fois.

Nous couchons dans une grange sur du foin, mais qu'importe, nous pensons tous que dans quelques mois nous serons en escadrille : à la bagarre... ô douce illusion ! Deux mois après je suis affecté dans les radios navigants de l'armée de l'air. Pendant trois mois j'attends ma destination et suis mis en congé provisoire. Fin avril 1940, je suis envoyé comme élève-radio-navigant à l'aérodrome d'Aulnat.

Puis, c'est la débâcle. Le 18 juin nous recevons l'ordre de nous replier. Sur le terrain, il y a quelques avions de tourisme abandonnés. Je suis tenté d'en prendre un pour rejoindre l'Afrique du Nord mais je suis soldat et n'en ai pas le droit. Il n'était pas encore question d'armistice. On allait peut-être se battre. Le lendemain, dans un wagon « hommes quarante - chevaux huit en long » nous apprenons la demande d'armistice. Beaucoup ne veulent pas le croire et pensent que c'est une nouvelle boche pour créer le découragement et briser toute résistance. Après trois jours de voyage, avec des ravitaillements presque inexistantes, nous atteignons Gail-lac (Tarn).

C'est alors l'Armistice. Les chefs de l'armée française abandonnent la lutte. Nous ne comprenons pas. On dit que c'est l'Angleterre qui nous lâche. On dit... que ne dit-on pas ! Tout est faux sauf que l'armée est livrée aux Boches. On parle d'un général... le général de Gaulle qui a rejoint l'Angleterre et forme une armée de volontaires. Est-ce un espoir ? Va-t-on continuer ? Non, car voilà l'histoire d'Oran. Les Anglais ont tiré sur des navires français. Nous sommes stupéfaits.

Nous logeons dans une école communale. Tous les deux jours je suis responsable d'une escouade de vingt hommes qui doit rester, baïonnette au canon prête à intervenir en cas de rébellion. Heureusement il ne se passe rien.

J'étais décidé à rejoindre l'Angleterre et j'avais même persuadé une dizaine de camarades à tenter l'aventure, sans savoir d'ailleurs comment nous nous y prendrions. Mais une propagande adroite de la presse et de la radio monte l'histoire d'Oran en épingle, mettant naturellement tous les torts sur l'Angleterre. Mes camarades ne veulent plus me suivre, et blâment mon attitude pro-anglaise.

J'apprends qu'un détachement de ma compagnie doit regagner la base d'Aulnat - Clermont-Ferrand, libérée par les Allemands du fait des clauses de l'Armistice. Je pense aux avions qui doivent être sur le terrain et je parviens à faire partie de ce détachement en prenant l'emploi de secrétaire du bureau de la compagnie.

A Aulnat, le terrain est mal gardé, la fuite serait possible ; il y a des avions mais sans essence. Le temps passe, sans que je puisse trouver un avion avec un plein d'essence suffisant. Je décide alors

de rentrer chez moi où je serais plus près de l'Angleterre. Je ne voulais plus rester dans cette armée où on nous obligeait à saluer les officiers allemands des commissions d'armistice (chose que j'ai toujours refusé de faire).

Je n'avais pas le droit d'être démobilisé mais travaillant au bureau je réussis à me faire néanmoins libérer en persuadant mon capitaine que je voulais travailler dans la zone libre. Je fais signer mon livret individuel après lui avoir fait subir quelques modifications pour faciliter les choses. Tout se passe bien et muni d'un brassard que j'avais « réquisitionné » dans un des bureaux de la compagnie, je prends aussitôt un train rapide, sans feuille de route, sans billet, car le « brassard » est un merveilleux laissez-passer. Je passe la zone de démarcation séparant désormais la France non occupée de la France occupée sans être inquiété, mais non sans peine car il faut faire vingt-cinq kilomètres à pied pour gagner le poste frontière de Moulins. Mes bagages sont très lourds car j'emporte en surcharge de mes affaires personnelles un poste émetteur de T.S.F. que j'avais également « réquisitionné » sur un Potez 63 écrasé au sol. Pour éviter les fouilles je fais passer mes bagages par un gamin d'une dizaine d'années. Je passe seul le poste frontière muni d'une fausse carte, dûment en règle, de réfugié. Je récupère mes bagages et cette fois je prends un train pour Paris grâce à une autorisation de transport obtenue par ruse des Allemands. J'arrive à Paris à la gare de Lyon où je me glisse dans un groupe de démobilisés bretons et, une fois de plus sans billet, je débarque à la gare de Plénée-Jugon, chez moi, au petit jour.

Il est assez difficile d'exprimer les sentiments que j'éprouve en revoyant mon pays... mon pays qui n'est plus le mien, mais la conquête allemande. Laisant mes bagages à la gare, je m'achemine vers la maison par les sentiers que je connais si bien. Ce début de septembre est encore très beau ; de la terre toute humide de la rosée matinale monte un merveilleux et frais parfum. Sur la hauteur, entre les arbres, je vois paraître les cheminées et les toits de la maison. La résolution que j'avais prise de n'avoir plus qu'un but : chasser l'envahisseur, en devient plus forte et sera désormais ma seule pensée. Comment pourrai-je vivre en esclave dans un pays où j'avais été libre ? Comment rester chez moi à bien vivre alors que les deux tiers de la France sont occupés et que deux millions de Français sont prisonniers et meurent de froid et de faim en Allemagne ? C'est en remuant toutes ces pensées que j'arrive chez moi.

Ma mère qui, ne m'attendant pas, quoique très heureuse de me revoir, me reproche d'avoir quitté la zone dite libre pour la zone occupée où je risque fort de devenir un prisonnier dans un camp de travail boche. Je n'ose pas révéler de suite, à ma mère, que mon projet n'est de rester à la maison que le temps de préparer un autre départ. Fatigué, abattu, j'ai besoin de récupérer tant physiquement que moralement. Je reste quelques jours sans sortir. Par ma mère, mon jeune frère, ma sœur, j'entends parler de la conduite des Allemands, de leur façon d'agir et des terribles contraintes et représailles qu'ils exercent sur la population en employant des méthodes de chantage. C'est le maire d'un village voisin déporté en Allemagne pour sanctionner la faute d'un administré ; c'est un ouvrier électricien fusillé pour avoir coupé une ligne télégraphique ; ce sont de lourdes amendes, payables sans délai, frappant des villes ; ce sont des brimades comme l'interdiction de sortir de chez soi à certaines heures, même de jour.

Un détachement allemand a stationné plusieurs jours chez moi. Leur chef a vu le fuselage de mon avion et s'est enquis auprès de ma mère de son origine. Il leur est expliqué que c'est l'avion personnel du fils de la maison, parti comme soldat et dont on est sans nouvelles. L'officier allemand trouve l'avion trop petit pour offrir un intérêt quelconque et sourit ; mon ZLIN a eu ainsi la vie sauve.

Ma mère m'apprend aussi qu'un de mes camarades de l'aéroclub de Dinan est venu pour me voir quelques jours avant mon arrivée pour s'informer si je ne partirais pas bientôt en Angleterre avec mon avion car il serait volontaire pour partir avec moi. C'était Ernest Rault que j'essaie de retrouver au cours de ma première sortie. Je ne le retrouve pas, mais je vois un de ses amis qui me laisse entendre que Rault a trouvé un avion pour voler jusqu'en Angleterre.

Deux anciens camarades de l'Ecole Élémentaire de Pilotage n° 24 de Dinan, démobilisés, mais ne pouvant rentrer chez eux à Lille viennent me demander l'hospitalité que je leur offre de grand cœur. L'un d'eux était étudiant en médecine, Roger Delval, l'autre le Carpentier finissait ses études à la déclaration de la guerre. Nous parlons des anciens camarades mais très vite nous abordons un sujet qui nous hante tous : l'Angleterre.

« Et toi, mon vieux Delval, qui était dans une école de pilotage, as-tu pensé à voler un avion et partir ? »

— Oh, pour cela, tu sais, dans notre école, on n'a pas eu de chance. Sur l'aérodrome où nous étions, deux avions ont essayé de partir pour rejoindre Gibraltar. Le premier a capoté au bout de la piste, l'autre eh bien... regarde. » A ce moment il sort de son portefeuille une petite photographie sur laquelle je vois, au milieu des débris tordus d'un avion, les corps horriblement calcinés de deux jeunes pilotes. « Tu comprends, après ça... »

Ce n'est pas la première fois que j'entends parler et que je vois sur des photos, les résultats tragiques de ces expéditions ratées qui cependant, avaient demandé tant d'effort et de courage. Tous ces accidents proviennent soit de machines hors d'état de voler, soit le plus souvent, de l'inexpérience des pilotes qui prennent, pour partir, des types d'avions dont ils ignorent totalement le pilotage.

Chaque soir nous écoutons ensemble la B.B.C. : c'est notre seul soutien moral.

Je parle à ma mère de mon projet de rejoindre l'Angleterre. Je me heurte à un refus catégorique. Ma mère a pour cela une excellente raison : il ne s'agit pas de partir mais d'arriver. Or, je n'ai pas de projet défini, de plan de départ. Les chances qui me restent de réussir une pareille tentative, il faut l'avouer, sont médiocres. Ne vaut-il pas mieux rester, attendre le moment de reprendre les armes, préparer le retour en France des troupes alliées ? J'en parle à des amis plus âgés. Plusieurs parmi eux y pensent et ont même étudié la question d'assez près. Beaucoup ont caché armes et munitions malgré les ordres formels des Allemands de porter toutes les armes aux mairies de chaque village. L'esprit frondeur français n'est pas mort et c'est une bonne occasion pour se débarrasser de toutes les vieilles « pétroires » dont quelques-unes doivent certainement remonter au temps de la Chouannerie...

Les entreprises les plus audacieuses sont envisagées. Un de mes cousins, prisonnier des Allemands à Dinan, qui obtient une permission, vient me voir. Je lui parle d'évasion. Il me dit que pour lui

la question ne peut être envisagée car, s'il ne rentrait pas, trois autres prisonniers seraient fusillés. Il m'indique où se trouvent cachées des armes et des munitions, des mitrailleuses et même un canon de petit calibre. Nous étudions sur la carte la possibilité de nous rendre maître d'un aérodrome pour quelques heures : le temps de voler les avions et de s'enfuir. Mais tout cela est resté à l'état de projet.

Avec Delval et le Carpentier, nous décidons d'aller jeter un coup d'œil à notre ancien aérodrome de Dinan. Des transformations incroyables y ont été apportées. Impossible de s'approcher : une sentinelle allemande nous engage à nous retirer. Revenus à Dinan nous y rencontrons Rouault, Macé, et deux ou trois autres camarades, au bar du Lion d'Or, lieu de rendez-vous de ceux de l'aviation. C'est encore et toujours sur la façon dont nous pourrions rejoindre ceux qui continuent à combattre que roule la conversation. A Charles Macé, un enragé avait demandé s'il n'était pas possible de monter son avion dans la baie du mont Saint-Michel, et de rejoindre l'Angleterre. Il n'y avait rien à faire car la côte découverte à perte de vue ne se prêtait pas à cacher le montage d'un avion. Rouault, de son côté, avait découvert le vieux Luciole de l'Aéro-Club de Dinan logé, depuis la guerre, dans un hangar pour locomotives.

Cet avion semble l'idéal pour un vol de Bretagne en Angleterre. Son moteur, un cinq cylindres en étoile Salmson de 85 ch peu bruyant démarre assez facilement à la main. D'autre part, ce biplan doté d'une bonne surface portante décolle assez vite et atterrit court. Mais son plus gros avantage est encore d'être tout monté et de posséder des ailes pliantes, ce qui, le cas échéant, simplifierait les questions de transport pour joindre un terrain de départ.

Accompagné de Rouault, nous visitons une prairie d'où, à son avis, il serait possible de décoller. En effet, il y a juste la place à condition de ne pas avoir le plein complet et de décoller seul à bord. L'accès au champ est assez facile, distant de deux kilomètres environ de la gare, donc de l'avion. Reste à voir l'état actuel de ce dernier. Pour cela, Rouault propose de fournir une clef pour entrer dans le hangar. Il se fait tard et comme il faut faire vingt-cinq kilomètres à bicyclette pour rentrer à Jugon avant la nuit, nous remettons à plus tard cette perquisition.

Mon départ en Angleterre n'étant toujours qu'à l'état de projet, le lendemain je me rends à Rennes me faire inscrire à la faculté de droit qui ouvre à la mi-octobre. De cette façon, si mon départ n'a pas lieu, je ne perdrai pas une année d'étude. Ces questions d'études réglées je vais à Paris pour affaires personnelles. Chez des amis, je rencontre par hasard la gouvernante de ma sœur qui me demande si j'ai toujours l'intention de rejoindre l'Angleterre. Elle connaît un officier de la Légion qui désire également s'y rendre. Elle propose de me présenter. J'accepte, sans malheureusement pouvoir obtenir aucun renseignement sur l'officier en question.

Le même soir, au café de la Paix, je fais sa connaissance. La courte conversation que nous échangeons m'apprend qu'il est commandant de la Légion, prisonnier de guerre évadé d'Allemagne et qu'il désire rejoindre les Forces Françaises Libres. Il parle couramment anglais, français et allemand. Il doit être légèrement blessé à la jambe, car il boîte. Nous convenons de nous retrouver dans une semaine ou deux à Jugon pour y étudier un départ, probablement par bateau. Cette nuit-là, je reste assez longtemps sans dormir :

je pense à l'entrevue que je viens d'avoir. Quel est ce commandant ? Il semble intelligent, sûr de lui, « excessivement gonflé ». Malgré cela il me laisse une impression assez désagréable de fausseté... pourquoi ? Je ne peux encore maintenant me l'expliquer.

De retour chez moi, j'apprends que le Carpentier a reçu une lettre de son frère l'engageant à rentrer à Lille et lui expliquant de quelle façon s'y prendre. Le plus intéressant de la lettre est un passage dans lequel il est question de partir de Lille en Angleterre par avion. Comme dans une lettre il était impossible de donner des détails, nous décidons que le Carpentier irait sur place se rendre compte lui-même si une évasion est possible de ce côté. Notre ami parti, je rentre à Rennes et c'est pour moi la vie, sans grand souci, d'étudiant en droit qui commence. Je fais une propagande acharnée pour de Gaulle auprès de mes camarades. Nous ornons tous nos faluches de croix de Lorraine, de coqs gaulois, d'écussons tricolores, enfin de tout ce qui peut vexer les Allemands.

Le hasard me fait rencontrer deux anciens camarades de régiment qui connaissent quelqu'un pouvant me faire passer en Angleterre dans un bateau de pêche. Le marin a paraît-il déjà fait la traversée dans des conditions semblables. On me conduirait en auto jusqu'au bateau. Tout cela est très séduisant mais je n'accepte pas : je crains un piège. Je ne tiens pas à me voir déposer devant la plus proche kommandantur au lieu du bateau espéré.

Fin octobre, mon commandant de la Légion arrive à la maison. Je quitte Rennes pour le rejoindre. Pour ne pas éveiller l'attention à la faculté je prétexte une maladie et j'envoie un bulletin de santé me donnant ainsi quinze jours de liberté. Mon invité a déjà su trouver bonne grâce à la maison. Il a presque convaincu ma mère de me laisser libre de partir : c'est là un grand pas de fait. Nous discutons du départ et mon commandant Paul Devred semble approuver mon attitude au sujet de l'histoire du bateau. Il me demande pourquoi nous ne partirions pas avec l'avion que je possède. Je lui en donne les raisons : 1° l'impossibilité d'essayer l'avion une fois le montage terminé car nous ne sommes pas sur un aérodrome et même si nous trouvions un champ propice, les réglages et les vols d'essais nous trahiraient ; 2° la difficulté de trouver, assez près de la maison, un terrain dégagé pour le décollage et auprès duquel nous pourrions monter l'avion sans être vus. Il me répond que près de la maison se trouve un champ correspondant à la deuxième condition. Fort étonné de sa déclaration, je demande à voir ledit champ.

En attendant, je lui parle du Luciole de Dinan et cette solution semble lui plaire. Avec ce Luciole deux procédés peuvent être envisagés pour partir en Angleterre : charger l'appareil sur un camion pendant la nuit, le conduire à un champ suffisamment grand pour décoller avec le plein complet et deux passagers, ou bien le remorquer jusqu'au terrain repéré par Rouault près du hangar, gagner en vol une plage des environs sur laquelle je pourrais décoller, avec le passager et le plein d'essence. Dans ce dernier cas, il était possible malgré la surveillance des côtes, d'utiliser une propriété de ma mère bordant une plage dans toute sa longueur et où il était possible de cacher l'essence sans être vu.

Le lendemain matin, je vais voir le fameux champ remarqué par Devred. Beau terrain évidemment, mais planté de pommiers et ne pouvant être utilisé que dans un sens. De plus, le propriétaire du champ est en train de le labourer. A mon avis, ce champ est inutilisable.

Le Luciole paraît toujours la solution préférable : reste à voir dans quel état il se trouve, comment le sortir de son hangar dans un minimum de temps et sans éveiller l'attention. Le mieux est de passer la nuit dans le hangar pour pouvoir travailler sans se presser et sans être vus. Dès la nuit tombée, Delval et moi nous nous glissons près du hangar, munis de la précieuse clé prêtée par Rouault. Celle-ci tourne bien dans la serrure mais un cadenas de sûreté nous empêche d'ouvrir. Avec des précautions infinies nous glissons une pince dans les attaches du cadenas — une pesée lente mais ferme, un claquement sec... la pièce cède — nous retenons notre souffle, rien ne bouge : un mécanicien qui chauffe sa locomotive à quelques pas n'a rien entendu. Nous pénétrons dans le hangar sur la pointe des pieds. Dans l'obscurité, la silhouette argentée de l'avion se détache et se précise peu à peu. Les ailes sont pliées le long du fuselage. Dans le cockpit du pilote tous les instruments sont à leur place, même le compas phosphorescent qui oscille dans sa cuvette à notre approche.

Les toiles des ailes, complètement détendues, ne me laissent pas sans inquiétude, d'autant qu'avant la guerre elles étaient déjà très fatiguées. Mes yeux s'habituent à l'obscurité, je commence à inspecter le moteur. Delval qui machinalement avait allumé sa pipe et posé son chapeau sur l'arrière de sa tête, s'approche avec sa lampe de poche. Il brasse doucement l'hélice pendant que j'observe le fonctionnement de chaque soupape. Une à une elles se décollent avec un tac-tac caractéristique. L'une d'elles ne semble pas fonctionner, je veux m'approcher de plus près en passant sous le ventre de l'avion : mon pied s'enfonce dans le vide et je m'écroule, dans un grand fracas de planches, au fond d'une fosse. J'étais plutôt mal à l'aise, ayant reçu deux ou trois madriers sur la tête. Pourvu que personne n'ait entendu ? Delval m'appelle à voix basse, je le rassure et m'extrais de la fosse avec des précautions de chat. Je suis un peu meurtri mais ce n'est pas le moment de se tâter. Je reprends mon travail sur le moteur et dois me rendre à l'évidence : deux soupapes sont grippées et une troisième ne vaut guère mieux. Toutefois, Delval prend les mesures de l'avion pour permettre le choix du véhicule de transport dont nous aurons besoin. Comme nous devons attendre cinq heures du matin pour pouvoir circuler, nous veillons tour à tour pour prendre note des heures de passage des patrouilles allemandes.

Assis sur le siège du pilote je respire avec plaisir cette odeur d'huile de ricin et de vernis si particulière aux avions. Je réfléchis à l'état de l'avion : pour réparer le moteur il faut démonter la couronne d'échappement, démonter les cylindres dont les soupapes sont grippées, rôder les soupapes et remonter. Travail simple en théorie, mais difficile à exécuter dans les conditions où nous sommes. Le plus grave est l'état de la cellule qui aurait besoin d'un sérieux réglage et cela, je ne vois pas bien où nous pourrions le faire.

Puis je songe au terrain de décollage : le champ Devred est inutilisable, de même que le champ de Rouault est trop petit pour permettre un décollage dans l'état de l'avion. Il me vient l'idée de l'avenue de la maison. Cela peut paraître insensé si l'on veut bien tenir compte que des pilotes ont réussi à décoller même dans des rues, au milieu d'une ville, ce projet peut être réalisable et, mon Dieu, les arbres sont quand même moins durs que les maisons.

Je repense au Luciole. Il ne m'inspire vraiment pas grande confiance. Pourquoi ne pas prendre le ZLIN qui, plus petit, s'accommoderait mieux de l'avenue.

A cinq heures du matin, nous sortons du hangar sans être vus et, sur le chemin du retour, je parle à Delval de mon idée de partir en ZLIN et de décoller de l'avenue. Je lui démontre que, tout compte fait, il n'est pas plus risqué de partir avec le ZLIN sans l'essayer que de partir avec le Luciole qui est bien malade. Delval n'est pas de mon avis car il pense que le ZLIN ne décollera jamais de la bande disponible de l'avenue. Il préfère la solution du Luciole. Qu'à cela ne tienne, Delval pourra toujours avec Rouault dans le Luciole, pour moi je prendrai le ZLIN avec Devred.

De retour à la maison, je mesure la piste d'envol : cent soixante-dix mètres orientés sensiblement Nord-Sud, largeur suffisante pour ne pas accrocher les arbres à condition toutefois d'en abattre deux ou trois. Au bout de cette piste il faudra passer entre la maison du garde et un groupe d'arbres, survoler un champ de pommiers puis une vallée. Ce qu'il faut à tout prix c'est passer au-dessus des pommiers : avec 45 ch, je crois difficile de sauter les trois premiers. Il faudra les abattre mais à la dernière minute seulement, car ce champ n'est pas à ma mère. Reste à trouver un emplacement pour le montage, à l'abri des grosses intempéries et dissimulé aux regards indiscrets. Un coin du bois qui entoure la propriété me le fournira. Abrité par un groupe de sapins, suffisamment dégagés d'un côté pour sortir l'avion une fois monté, la piste d'envol sera assez facilement rejointe en traversant une prairie et en abattant une clôture.

Dans la soirée, autour d'un grand feu de bois, nous discutons beaucoup au sujet du départ en ZLIN. Les objections sont nombreuses mais je les réfute facilement. Evidemment, le rayon d'action du ZLIN est tangent pour gagner l'Angleterre dans les conditions actuelles. Le réservoir ne contient que quarante-deux litres d'essence. Il ne faut pas compter sur les cinq derniers litres, car à ce niveau le carburateur n'est pas toujours alimenté. Restent donc trente-sept litres utilisables et avec l'essence d'automobile, dont nous disposerons probablement, il faut compter consommer quinze litres à l'heure, ce qui nous donne environ deux heures trente d'autonomie à cent-quinze kilomètres à l'heure. La distance à parcourir est de deux cent quarante kilomètres mais en majorant de dix pour cent pour pouvoir atterrir en arrivant et, si nécessaire faire des détours en cours de route, il faut tabler sur deux cent soixante-quatre kilomètres. Notre vitesse minimum, par rapport au sol ne doit pas tomber en dessous de cent-six kilomètres à l'heure pour avoir des chances d'arriver, autant dire qu'il faut soit calme plat, soit vent arrière.

Pour le décollage, par vent nul, cent soixante-dix mètres sont trop courts, mais, si l'on pense que, sans vent, le ZLIN peut décoller et franchir les premiers obstacles en deux cent cinquante ou trois cents mètres, il est probable qu'un vent debout moyen compenserait la distance. Supposons, par exemple, que l'avion parcourt les cent soixante-dix mètres à la moyenne de soixante kilomètres à l'heure : soit en un peu plus de dix secondes, que d'autre part on ait un vent debout de dix mètres par seconde, cela revient à dire que nous parcourons deux cent soixante-dix mètres par rapport au vent. Donc, avec un vent de trente-six kilomètres à l'heure (dix mètres par seconde), je dois décoller aisément, d'autant plus que

le problème, solutionné de cette façon, nous donne un chiffre de trente-six kilomètres à l'heure plus que large. Or, notre sens de décollage étant Nord-Sud, il nous faut un vent du Sud et pour décoller et pour nous aider à gagner la côte anglaise. Si nous pouvons avoir ce vent, quatre facteurs seulement peuvent empêcher la réussite de l'entreprise : être surpris par les Allemands pendant le montage, commettre une erreur de réglage dans la cellule, ce qui conduirait inévitablement à l'accident au décollage, avoir une panne de moteur au cours du voyage, être descendu par la D.C.A. soit au départ soit à l'arrivée, en arrivant en Angleterre mais à ce sujet Devred propose de fabriquer un drapeau français marqué d'une croix de Lorraine : ce qui est aussitôt adopté. Il ne reste plus qu'à passer à l'exécution.

Les jours suivants je retourne à Dinan où je recontre le secrétaire de l'aéro-club, qui ne croit pas du tout à la réussite de mon projet. Macé que je vois également considère ma tentative d'évasion comme réalisable, toutefois, il me fait remarquer, avec son calme habituel, qu'au mois de novembre la mer est froide. Il me promet de venir voir mon travail à la maison.

Maintenant que notre départ ne dépend plus que d'une question de temps dans les deux sens du mot, nous nous appliquons à récolter tous les renseignements que nous pouvons sur les Allemands, leurs défenses passives et offensives, l'organisation et l'aménagement des aérodromes, l'état économique de la France, etc.

Malheureusement il faut abandonner le projet de partir à deux avions ensemble. Nous nous heurtons à de trop grandes difficultés de transport pour le Luciole du fait du manque de camion civil suffisamment spacieux. Cette question nettement tranchée il ne nous reste plus qu'à procéder le plus rapidement possible au montage du ZLIN car, nous sommes dans une période où les bourasques du Sud sont fréquentes : il faut en profiter.

Depuis quelque temps on parle de la réquisition probable des jeunes gens par les Allemands, pour les envoyer travailler en Allemagne. Ce bruit décide complètement ma mère à me laisser partir et même à m'aider à cela. J'obtiens donc très facilement l'autorisation d'abattre et de supprimer tout ce qui gêne le décollage.

Il fait mauvais temps, la pluie tombe par bourasque et interdit tout travail à l'extérieur. Cependant, je me décide quand même à convoquer le garde et deux vieux journaliers de la maison. Je les réunis en présence de Delval et de Devred, mon futur passager, et leur explique mon intention de rejoindre ceux qui continuaient la lutte. Dès les premiers mots le garde m'interrompt : « Nous nous doutions bien, depuis que vous avez mesuré l'avenue, que vous vouliez partir. Vous pouvez compter sur nous. Nous vous aiderons de notre mieux et si les Boches vous dérangent... on s'en charge... ». Je reconnaissais bien cette mentalité bretonne qui ne s'avoue jamais vaincue et qui, en pleine conscience du danger, fait preuve très simplement d'abnégation totale. En quelques mots, je les mets au courant du travail que j'attends d'eux : abattre les arbres sans laisser de traces, c'est-à-dire en les désouchant et en rebouchant soigneusement les trous, débiter les arbres et avec les branches bâtir un bon camouflage derrière lequel nous monterons l'avion, enfoncer les bornes de l'avenue pour qu'elles n'accrochent pas les roues au moment du décollage, construire un portique pour suspendre le ZLIN pendant le montage et enfin prévoir pour l'heure de l'envolée la démolition de la clôture du parc et l'abattage des trois pommiers du voisin.



Maurice HALNA du FRETAY
décoré par le Général de Gaulle
en Angleterre 1940-1941

Il est décidé de commencer de suite afin de pouvoir attaquer le montage de l'appareil le lundi suivant (11 novembre). Nous disposons de quatre jours : il n'y a pas de temps à perdre. Nous nous mettons tous à l'ouvrage qui avance assez rapidement quoique le métier de bûcheron ne soit pas notre spécialité. Dans la soirée du même jour je vais voir Bitel, le mécanicien qui m'avait prêté son concours pour démonter le ZLIN l'année précédente. Il est de suite séduit par mon projet et viendra m'aider le lundi suivant avec son contremaitre. Dès le samedi tous les préparatifs sont terminés, à l'exception du portique, que Delval établira le lendemain, aidé de mon frère en week-end à la maison. Pour avoir une indication à peu près exacte de la direction et de la force du vent, je plante, près de la piste d'envol, une perche au bout de laquelle est fixée une étroite bande de toile.

Le lundi matin, tout le monde est présent. Le premier travail est de conduire le fuselage à pied d'œuvre. C'est un gros morceau que l'on ne transporte pas facilement à cinq surtout si l'on ne veut pas être vu. Nous avons recouvert le fuselage avec des branches de sapins pour le camoufler aux avions allemands qui survolent la campagne. Deux d'entre nous soutiennent le moteur par les pipes d'échappement, deux autres le fuselage à la hauteur du centre de gravité au moyen d'une traverse de bois et le cinquième soutient la queue. Pour reprendre haleine, il faut de temps à autre, tous les dix ou vingt mètres, reposer ce fuselage, très fragile sur un matelas, le moteur appuyé sur une cale de bois. Après une heure d'efforts le fuselage est glissé sous le portique de montage. Pendant qu'il est hissé ensuite à bonne hauteur de travail et calé avec des moyens de fortune deux d'entre nous transportent l'empennage, la dérive et le gouvernail de direction. Bitel et Derval, en qui j'ai toute confiance commencent alors à monter l'empennage. Aidé du contremaitre, du jardinier et d'un journalier, j'entreprends de dégager les ailes de l'avion de la grange où elles sont stockées. Après bien des acrobaties sur les poutres et cru cent fois briser les ailes légères, nous réussissons enfin à les sortir sans encombre, puis à les transporter sur le chantier de montage. Les empennages sont à leur place. Bitel a même attaché les câbles de profondeur mais ils sont tellement tendus que je dois tout refaire car le moindre effort sur le manche ou un changement de la température aurait certainement déformé le fuselage. Je fais mon réglage d'empennage et de commande de profondeur de façon à ce que j'ai une bonne défense pour poser mon avion très cabré en arrivant en Angleterre car je pensais qu'il me faudrait atterrir dans le premier champ venu. Le travail est quelquefois interrompu brusquement quand le passage d'un avion nous est signalé par notre guetteur.

Au cours de l'après-midi nous plaçons les ailes, travail déjà délicat en temps normal, mais beaucoup plus difficile à réaliser quand on n'est pas équipé pour cela. Les ailes du ZLIN s'attachent à l'intérieur du fuselage par un longeron cantilever unique ; le fuselage est lui-même attaché aux ailes d'une part par le longeron principal, d'autre part par le faux longeron avant et le faux longeron arrière sur lequel se fixent les ailerons. Pour réaliser un bon montage il est indispensable que toutes les attaches se trouvent ensemble, les unes en face des autres et qu'elles y restent pendant que l'on passe les broches et les boulons. Pour cela quelques chevalets et tréteaux avaient été établis pour soutenir les ailes dans une position assez convenable afin de travailler dans de bonnes conditions. La pluie s'est mise à tomber, nous débarrassant de la

visite des avions boches mais compliquant énormément le travail.

Lorsque la nuit vient nous en sommes à monter le train d'atterrissage. Nous achevons ce travail à la lueur d'une lampe de poche puis nous faisons descendre l'avion sur ses roues à l'aide du palan. Le moteur est emballé dans un vieil imperméable, la cellule est couverte de branches pour cacher complètement l'avion que nous abandonnons sous la pluie.

Le soir j'ai une longue conversation avec mon ami Delval au sujet de Devred. Il a, comme toute ma famille, une grande confiance en lui. Quant à moi je ne suis pas convaincu et reste sur l'impression de Paris. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme qui paraît assez intelligent pour se débrouiller seul et trouver un bateau, par exemple, se confie à un très jeune pilote et à une machine de 45 ch réglée par le même pilote qui ne lui a donné en somme aucune garantie de ses capacités. Ces considérations impliqueraient à Devred soit une inconscience du danger, ce qui ne semble pas, soit un courage et un cran formidables : ce que je crois mais ce qui n'explique pas tout.

Le lendemain matin, de bonne heure, le travail recommence. Bitel règle les vis platinées, je nettoie les canalisations d'essence tandis que Delval a entrepris de monter l'hélice. Malheureusement, il faut abandonner le travail assez vite. Bitel ne peut rester, je dois assister à un mariage d'un fermier voisin et je ne dois pas attirer l'attention par mon absence. Delval seul peut continuer : il doit finir le montage de l'hélice, démonter le portique, et aidé de Devred, refaire le camoufflage détérioré par les pluies de la veille. Ils doivent aussi se mettre à la recherche d'une bouteille d'air comprimé à cent-cinquante kilos pour gonfler les amortisseurs du train d'atterrissage. Lorsque, dans la soirée, je rentre à la maison, après cette courtoisie de bon voisinage, je trouve Macé, Delval et le docteur de la région, en grande conversation. Delval s'est procuré la bouteille d'air comprimé, grâce au docteur qui a pu le conduire en auto à Saint-Brieuc, car il est le seul à pouvoir obtenir de l'essence. Macé est venu à bicyclette voir l'avion et l'état de la piste d'envol. Il a confiance et me donne d'excellents conseils pour le décollage et la traversée. C'est un très bon pilote, je l'écoute très attentivement pour ne rien oublier.

Le soir, nous discutons la question de l'essence car nous n'en avons toujours pas. Une de mes tantes en a enfoui quarante litres dans la serre de son jardin, lors de l'arrivée des boches. Je ne doute pas qu'elle me cèdera volontiers ce précieux liquide. Quelqu'un de la maison ira le lui demander dès le lendemain.

Dans la nuit du mardi 12 novembre au mercredi nous subissons une tempête épouvantable. Des fenêtres de la maison sont enfoncées par la violence du vent. Au bout de la piste d'envol, un des fameux trois pommiers est déraciné : c'est autant de fait. Par contre, les poteaux de la ligne à haute tension et du téléphone de la maison sont prêts à tomber. Pour éviter qu'une équipe d'ouvriers inconnus viennent réparer les dégâts, les journaliers de la maison les consolident provisoirement.

Toute la journée du 13, Delval et moi, nous nous acharnons sur l'avion. Le pauvre Delval, malgré des rhumatismes qui le font cruellement souffrir, monte les carénages d'ailes, couché dans l'herbe détrempée par la pluie qui ne cesse de tomber.

Ce même jour je fais mes adieux à ma mère car il avait été décidé qu'elle irait à Paris pour prouver qu'elle n'était pas présente au départ afin de lui éviter les représailles allemandes. Je ne veux pas m'étendre sur toutes les recommandations que ma mère peut me faire : c'est une maman, une bonne maman. Je lui promets de ne partir que dans des conditions absolument favorables.

Peu après son départ on apporte l'essence. Les bidons sont dans une caisse d'emballage marquée « Denrées périssables ».

Le soir, nous décidons de profiter du bruit que fait le vent pour essayer le moteur sans attirer l'attention. Malgré tous nos efforts le moteur refuse de démarrer ; engorgé d'huile, il encrasse les bougies déjà très humides. Nous décidons de les chauffer dans la cuisinière. Le résultat est merveilleux car aussitôt les bougies remontées, le moteur part crachant un nuage de fumée bleue. Je coupe immédiatement : nous avons fait assez de bruit. Tout semble marcher : le compte-tours, la pression d'huile et les contacts. Restent à gonfler les amortisseurs. Nous y travaillons tard le soir mais sans obtenir aucun résultat. La canalisation de la bouteille aux amortisseurs éclatait à chaque essai.

Le jeudi 14, nous sommes toujours à travailler pour gonfler les amortisseurs. Six heures de plus de travail inutile au cours desquelles la bouteille se dégonfle progressivement sans aucun bien-fait pour les amortisseurs. Nous finissons par trouver une bonne canalisation, mais malheureusement, c'est maintenant le raccord qui cède. Heureusement, le contremaître de Bitel fabrique un raccord qui nous tire d'affaire. Le reste de la journée est employé aux derniers préparatifs : réglage des ceintures de bord, calage des sièges et des coussins, montage et compensation du compas. Le capotage du moteur est définitivement vissé.

Le soir, vérification des passagers et des bagages : il faut connaître le poids total à décoller pour ne pas dépasser le maximum prévu et ne pas décentrer l'avion. Mon passager étant très lourd, je dois limiter à deux kilos le poids des bagages et supprimer l'extincteur de bord. La carte sur laquelle nous avons étudié le voyage est en deux parties, nous les collons ensemble et découpons juste la partie qui nous intéresse. Avant de me coucher je roule dans un pyjama quelques objets indispensables de toilette.

Le vendredi matin, après avoir pris mon petit déjeuner, j'inspecte le ciel puis je me dirige vers la bande de toile fixée à la perche, près de la piste d'envol : pas un souffle d'air. La toile immobile pend le long de son support. Au Sud, le ciel se charge de nuages bas. Je comprends que l'heure du départ est arrivée. Dans une heure ou deux un grain venant du Sud serait là. Le vent assez fort pour me permettre un décollage aisé me pousse ensuite rapidement vers la côte anglaise. A moins de mille pieds, je serais probablement dans les nuages, caché ainsi à la chasse et à la D.C.A. allemande.

Je cours jusqu'à l'avion. D'un coup d'œil, je m'assure que tout est en état et je m'assois à la place du pilote : le siège est bien confortable et les commandes parfaitement douces. Comme je sors de l'habitacle, Delval arrive, traînant sa jambe rhumatisante.

« Alors ? dit-il

— Eh bien, je crois que je vais partir.

— Maintenant ?

— Oui... Enfin, le temps de mettre l'essence, le bidon d'huile... et je décolle. Regarde les nuages, là-bas.

— Bon, je m'occupe du plein d'essence.

— C'est ça, moi je vais prévenir le garde pour qu'il abatte les deux pommiers du voisin et la barrière du parc.

Aussitôt le garde prévenu, c'est mon passager que je vais avertir. Je l'informe de mon intention de partir sans délai et le prie de se trouver prêt dans le hall de la maison.

De mon côté, je monte dans ma chambre, prends le colis roulé dans mon pyjama, les papiers de bord, un peu d'argent, la carte sur laquelle est tracée mon itinéraire puis, instinctivement un paquet de photographies qui se trouvent sur mon bureau. Voilà mes bagages !

En bas, dans le hall, mon passager m'attend une valise à la main. Je lui demande aussitôt s'il veut aller en Angleterre ou « se casser la figure » dans les pommiers au bout de la piste d'envol. Comme il confirme son désir de me suivre en Angleterre, je prends la valise, la vide et lui accorde, comme à moi-même, le strict nécessaire.

C'est à ce moment que j'ai l'agréable surprise de voir entrer mon camarade Rouault et un ami de Dinan qui arrivaient à bicyclette pour m'apporter la fameuse bouteille d'air comprimé. Si cette bouteille ne nous est plus d'aucune utilité, il n'en est pas de même de mes camarades qui se mettent tout de suite à ma disposition pour aider aux derniers préparatifs de départ. Je les conduis jusqu'au ZLIN, cale les maigres colis dans la soute à bagages et, comme tout semble bien marcher, j'abandonne l'avion aux mains des mécaniciens improvisés, emportant les bougies du moteur pour les chauffer sur un radiateur.

Comme il est presque midi, je décide de déjeuner avant de partir car je n'arriverai certainement pas avant trois heures de l'après-midi en Angleterre. Tête à tête avec mon passager, je prends ce qui aurait bien pu être mon dernier repas. Comme je termine, le garde entre :

« Monsieur, dit-il, les camouflages sont défaits, la barrière du parc est démolie, l'avion peut passer. J'ai mis une équipe d'ouvriers pour abattre les deux arbres du voisin. Quand vous voudrez. »

Je me lève de table, enfile mon cuir, glisse dans ma poche un flacon d'eau de vie, mon serre-tête et mes gants. Enfin la boîte de bougies chaudes sous le bras, je me dirige vers l'avion. Le plein d'essence est fait. Je mets l'huile dans le carter et monte les bougies. Mes camarades armés de chiffons essuient les taches de boue et d'huile qui maculent le fuselage. Je fais mes dernières observations sur le temps : vent par rafales sud-ouest, quarante kilomètres à l'heure environ au sol (en réalité, pendant le voyage, cette vitesse s'avérera très supérieure, environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure). Je calcule approximativement ma dérive, je monte dans l'avion et m'attache solidement à ma place de pilote. Sur le siège avant, Delval installe mon passager, l'attache, lui met entre les bras le drapeau à croix de Lorraine et une chambre à air gonflée qui devait nous supporter si nous tombions à la mer. Cette bouée, dernier espoir en cas de panne de moteur, je dois l'abandonner car elle coince la commande de profondeur dans l'étroite cabine. Je place ma carte à portée de la main : prêt. Delval, la main sur l'hélice attend.

« Contact !... » L'hélice fait un quart de tour sans démarrer.

« Coupé !... Contact !... » De nouveau, le moteur reste muet. Je suis très nerveux et inquiet. J'ai en effet très peur qu'une patrouille allemande nous découvre ou encore qu'un avion nous survole et nous dénonce. Le moteur refuse toujours de partir.

« Contact !... » Cette fois, la pétarade, d'abord mal assurée, du moteur se fait entendre. Un soupir de soulagement m'échappe ! Un signe à mes camarades, ils poussent l'avion car le moteur ne suffit pas à désembourber les roues enfoncées dans le sol humide. Il commence à tomber de grosses gouttes qui brouillent le paysage. Tiré, poussé, le ZLIN est enfin placé dans l'axe de la piste d'envol. La tête et les épaules de mon passager cachent tout devant moi. Le bout des ailes, vu de ma place, semble presque toucher les arbres entre lesquels je dois décoller.

J'appelle Delval et lui demande si les deux pommiers, au bout de la piste, sont abattus.

« Oui, dit-il, tu peux y aller.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Mais oui, mon vieux, c'est sûr ! »

Il veut me rassurer mais sa pâleur le trahit. Il voit le danger mais cependant ses yeux brillent d'envie... Lui, comme mes autres camarades auraient voulu s'envoler pour retrouver la liberté perdue.

A gauche, au milieu du petit groupe de ceux qui assistent au départ je vois ma sœur, souriante ; elle a confiance, elle sait que tout ira bien. Cela me rassure.

Je mets « plein gaz », lève la main : mes camarades lâchent les ailes. L'avion bondit en avant, s'embarque un peu à droite, un peu à gauche, évite les arbres de justesse. J'arrache l'avion et passe au-dessus des pommiers. Les rafales de vent me secouent très fort. Je vire avec précaution pour mettre le cap sur la mer. Je suis surpris de sentir que, sans essai, tout fonctionne si bien.

A ma droite, je vois s'enfoncer doucement la propriété de famille où je suis né et où je laisse tant de souvenirs : la petite chapelle blanche, la cour et son vieux puits, le grand porche de pierre. Sur l'avenue, j'aperçois le petit groupe que j'imagine suivant avec inquiétude le petit avion que cache déjà des lambeaux de nuages.

Je monte très doucement car le moteur encore froid ne donne pas son régime normal. Par moment, il rate même assez fort. Peu à peu je m'engage dans la couche de nuages. Une dernière vision : après la campagne, la dernière ville de la côte, Erquy, passe sous mes roues. Là, je le sais, de nombreux Allemands sont cantonnés, il y en a même dans des maisons qui sont ma propriété. Je rage en y pensant. Que n'ai-je un avion de chasse pour leur envoyer des rafales de mitrailleuse. Ce n'est pas encore mon tour. Je ne cesse de regarder autour de moi. Je n'aperçois que par instant la côte qui s'éloigne dans des trouées. Le moteur rate de plus en plus fort. J'essaie les magnétos l'une après l'autre. L'une d'elles ne fonctionne plus. L'autre ne fonctionne pas bien. Le compte-tours me fait des signes désespérés chaque fois que le moteur baisse de régime. Nous allons vers la panne. Revenir vers la côte française, il n'en est pas question. Nous serions pris par les Allemands et irrémédiablement prisonniers. Continuer, c'est peut-être le bain, mais peut-être aussi la liberté.

Encore au moins deux cents kilomètres avant d'arriver : c'est peu encourageant. Malgré cela je me sens très calme et conserve le cap sur l'Angleterre en confiant mon âme à Dieu. Je vole entre les nuages mais il faut quelquefois passer au travers et ce, sans

instruments de P.S.V. Les minutes que je passe ainsi sans savoir comment je vole, sans rien voir, me paraissent des heures. Quelquefois aussi, il faut faire de grands détours pour éviter d'immenses cumulus, ce qui allonge ma route. Les yeux rivés sur mon tableau de bord je guette le moindre indice de panne. Il commence à faire assez froid, je lâche les commandes pour enfiler mes gants et je me mets à chanter. A la place avant, mon passager mange tranquillement du chocolat. Il ne semble pas montrer d'inquiétude sauf au moment où quelques projections d'huile tachent le pare-brise.

Nous volons maintenant dans une atmosphère assez calme. Peu à peu nous dépassons la zone pluvieuse. Les masses de nuages sont espacées et prennent des formes fantastiques. Quelquefois, ils dessinent des îles et des golfes aux côtes rocheuses. Au fond de ce décor de rêve, des grands nuages en diagonale me donnent constamment l'impression de voler incliné.

Déjà une heure vingt de vol. Si tout a bien marché, je dois avoir bien dépassé la moitié de la route. Depuis quelques minutes, au milieu du chaos de nuages je peux apercevoir une ligne sombre. Est-ce un nuage ? Non, c'est la côte. Encore un petit effort du moteur et nous serons saufs. Je rends un peu la main, l'avion descend doucement, la côte à chaque instant plus nette prend forme et je distingue la silhouette très caractéristique de Portland. Fou de joie de me sentir enfin au but, j'amorce une cabriole dans l'air mais mon passager s'empare des commandes et tire sur le manche. Je l'injurie très fort : il les lâche ! Je passe la côte à très basse altitude. Par les fenêtres ouvertes nous agitions les bras et le drapeau français à croix de Lorraine.

Comme les rafales de vent soulèvent l'avion ou le plaquent brutalement vers le sol je décide, puisqu'il me reste encore un peu d'essence de rentrer un peu dans la terre pour trouver une zone plus calme et, peut-être, un aérodrome. Je laisse sur ma gauche un terrain de golf et prends la route de Dorchester. Quelques minutes après j'aperçois la ville. Je survole un terrain de football et je tourne au-dessus un peu surpris. Il y a un match... alors que la propagande boche nous a tellement parlé d'une Angleterre abattue, d'un peuple découragé, que j' imagine mal cette partie de football au milieu du désastre. Sur la route, près du champ sont stoppés side-cars et autos militaires. J'informe mon passager que je vais essayer de me poser dans les environs. En tournant autour de Dorchester, je découvre un champ, un peu en montée, qui me semble propice pour un atterrissage de campagne. Il y a bien quelques barrières métalliques mais il doit être possible de les éviter. Je fais un passage en rase-mottes. Décidément ce champ est parfait : il y a même deux hommes qui pourront venir à notre secours si nous capotons en atterrissant. Je vérifie ma ceinture, mon casque et en avant. Le pire qui peut arriver est de se casser un bras ou une jambe : ce n'est pas bien grave. J'arrive bas et vite sur le champ pour bien me défendre dans les coups de vent. Je cabre l'avion assez fort en opposant le fuselage pour me freiner. Je me sens rouler sur le sol uni. Comme au décollage je ne vois plus rien devant moi, mon passager cachant tout. Je sais que la barrière métallique doit être tout près et malgré ma vitesse, j'amorce un « cheval de bois » qui m'arrête à quelques mètres de l'obstacle. Je coupe le moteur et saute à terre.

Je suis en Angleterre. Je ne suis plus un vaincu. Je suis libre !

FOIRES de LAMBALLE et MARCHÉS d'ANTAN

par Jean MARTRAY

Traitant de Lamballe, ancienne capitale du Penthievre, on est généralement porté à ne penser qu'à son histoire guerrière à travers les siècles, histoire, il est vrai, exceptionnelle, puisque faite dès l'origine, d'occupations diverses, gauloises, romaines, normandes, anglaises et autres, faite de Liges, de Guerre de Succession, de complots, d'héroïsme et de félonie, de destructions et de reconstructions ; histoire qui se faisait au milieu du petit peuple lamballais, qui ne se sentait pourtant guère concerné par ces fièvres des gens de guerre dont il souffrait beaucoup, surtout durant les sept siècles où la cité de Lamballe fut sous l'autorité et — il faut le dire — la protection de la fière et turbulente Maison de Penthievre.

Ce propos voudrait être différent et — laissant de côté ces gens de guerre — ne s'occuper que de ce petit peuple qui devait survivre, c'est-à-dire subvenir journalièrement par son travail, son commerce, son artisanat, ses petites entreprises, à ses besoins essentiels, tandis qu'autour de lui, et souvent hors de lui, s'écrivait l'Histoire.

Il y réussissait d'ailleurs au prix de grands efforts, malgré ces difficultés guerrières, auxquelles ne manquaient pas de s'ajouter épidémies, inondations, incendies ; il y réussissait car il était de réputation très travailleur et très adroit, fort demandé pour tous travaux délicats de très loin à la ronde.



Les foires et marchés de Lamballe étaient très connus, on y venait de quarante-six paroisses protégées des alentours. C'était dans la cité, pendant plusieurs jours, le rassemblement de tout un monde de villageois et de citadins — sans compter charlatans, jongleurs, bateleurs, diseuses de bonne aventure — dont la présence était source de profit pour la ville.

La foire Saint-Jean (je ne suivrai pas l'ordre chronologique) au ^{xvii}e siècle, avait un considérable succès. La date de sa création n'est pas connue, mais elle n'était pas, de loin, la plus ancienne. Des chartes indiquent, par exemple, qu'en 1555, la foire Saint-Berthelemé (Saint-Barthélémy) dans le quartier de Saint-Ladre (Saint-Lazare) était des plus florissantes. Des édits de 1378 mentionnent deux autres foires, celle de l'Ascension et la foire Saint-Denis qui, toutes deux, duraient trois jours en principe, mais se prolongeaient souvent.

Je crois pouvoir affirmer que les plus anciennes foires de Lamballe étaient la foire Saint-Simon qui durait huit jours, et la foire Saint-Jude dont fait état un titre de 1121. Or, à cette date, la foire Saint-Jude n'était pas de création nouvelle.

La foire la plus récente semble être la foire des Rameaux dont la première se tint en 1904.

Aux foires célèbres s'ajoutaient chaque année, les « marchés renforcés », celui du jeudi d'avant les Cendres, du jeudi de la Mi-Carême et celui du jeudi de la Cène (Jeudi saint). Par ailleurs, et de temps immémorial, ce fut toujours le jeudi que se tint le marché de la semaine à Lamballe.



OU SE TENAIENT CES FOIRES ET MARCHÉS ?

Au ^x^e siècle, déjà très connus, ils se tenaient aux portes du château, puis au bord de la voie allant vers Rennes, ensuite sur le terrain donné aux religieux de Saint-Martin par les seigneurs de Penthièvre, c'est-à-dire sur le champ de foire actuel, mais plus grand, ou champ de l'Avoir (Avoir, car c'était là que se traitaient les opérations concernant l'avoir du jour de chacun).

Les transactions se faisaient aussi au-dedans et autour de la grande halle ou Cohue (il y en eut plusieurs sur la place du Martrai ou Marché). La première cohue date du ^x^e siècle. Vétuste, elle fut remplacée par deux halles édifiées sur la même place en 1606. C'est en 1872 que disparut la dernière cohue à cause de son manque d'hygiène. C'était, la nuit, le rendez-vous de tous les vagabonds et gens de mauvaise vie.



QUE VENDAIT-ON A CES FOIRES ET MARCHÉS ?

Les foires et marchés donnaient l'occasion d'échanges variés. On vendait, on troquait, le BLED (froment), le BLED NOIR ou sarrazin. Le froment « qui était la culture dominante dans le pays de Lamballe », l'avoine, un peu de seigle, les fèves et les petits pois que l'on consommait beaucoup en saison. Le docteur Lavergne, établi à Lamballe, surnommé dans l'histoire « le Parmentier breton », n'introduisit la pomme de terre en Bretagne qu'à la fin du ^{xviii}^e siècle.

On vendait les chevaux de trait, les « carrossiers », on exportait du porc en Angleterre.

C'était, bien sûr, dans la rue au Froment, aujourd'hui rue Pasteur, qui avait quatre ou cinq porches, que se vendait depuis des siècles le dit froment.

Deux auberges, ce jour-là, près du Grand-Martrai, faisaient des affaires, car acheteurs et vendeurs venaient y conclure leurs opérations : *le Cheval blanc* et *la Tête noire*.

Sur la place de la Croix-aux-Fèves ou « Martrai de la Croix aux Pois et Fèves », près les marches Saint-Jean, on vendait, au pied de la croix placée au milieu, ces fèves et pois qui avaient un tel succès dans le « pays de Lamballe ».

Dans la rue aux Pots (rue de Lourmel), se vendaient depuis des siècles des pots de toutes natures et de toutes capacités. Le commerce des poteries étalées dans cette rue se développait à ce point qu'un arrêt du syndic fut pris pour limiter les emplacements. Deux auberges, dans cette rue aux Pots ne se plaignaient pas : l'auberge des *Quatre Lions* et l'auberge du *Chapeau rouge* qui possédait un remarquable porche.

Au temps des seigneurs, il n'y avait pas de boulangeries à Lamballe, mais des « fours à ban » qui étaient leur propriété. Chacun se devait d'y apporter sa farine et retirait son pain contre une redevance au château. Il y avait à Lamballe un four à ban rue Saint-Jean, un à Saint-Martin, un au Val, un rue du Four près de la rue du Château.

Le four à ban, ou banal, de la rue Saint-Jean, dit « Four de la Ville », travaillait beaucoup. Près de lui était située l'auberge du *Petit Lion d'Or*, où logea, en 1689, Jacques II, roi d'Angleterre, de passage à Lamballe. Plus tard, vint, incognito, l'empereur d'Allemagne, le frère de la malheureuse Marie-Antoinette.

Les bouchers, par contre, débitaient librement la viande, mais ils étaient astreints à des règlements édités par le seigneur sur avis de la Communauté, concernant le prix du bœuf, du veau et du mouton.

Le lait se vendait autour de la Croix au Lait, près de la Tour aux Chouettes.

La rue Basse n'était pas une rue commerçante, mais un quartier résidentiel. Barrio était, comme aujourd'hui, très fréquenté ; c'était pourtant une rue étroite, coupée en son milieu par un ruisseau aux eaux douteuses. Il ne se faisait guère d'affaires dans cette rue, mais il reste que quiconque venait à Lamballe pour la première fois, ne l'aurait pas quittée sans passer sous la porte Barrio. Il pouvait ensuite partir en disant : « Je ne crains pas de perdre mon honneur, j'ai passé (*sic*) sous la porte Barrio. »

Le COMMERCE et l'INDUSTRIE

Et les commerçants, petits industriels et artisans sédentaires, que faisaient-ils ? Que vendaient-ils toute la semaine, hormis le dimanche ? Que trouvait-on à acheter ? Que fabriquait-on ?

Lamballe était connue pour ses cordiers. A l'origine, la corde était surtout faite par les lépreux, place Saint-Barthélémy, puis par des « familles de cordiers » qui se succédaient de père en fils dans le quartier de Saint-Martin. La corde de Lamballe avait forte réputation. Les cordiers exerçaient leur profession en plein air et les anciens se souviendront du dernier « cordier » qui travaillait près du haras. Reste que c'est encore dans le quartier Saint-Martin qu'exploite sa corderie, à caractère commercial maintenant plus qu'artisanal, le cordier sympathiquement connu à Lamballe, descendant des « familles de cordiers » du temps.

S'exerçaient également avec grand succès surtout depuis le xv^e siècle, la tannerie, la mégisserie, la pelleterie, la parcheminerie, toutes activités employant sur le bord de la rivière, « moult gens de profession ». La réputation des velins et parchemins lamballais s'étendait très loin, hors des frontières mêmes. Tous les anciens géographes en font mention et Rabelais dans son *Pantagruel*, au Livre IV, écrit avant 1553, parle de son temps : « Les pages, assurément-il, écrivaient leurs décrétables sur beau et grand parchemin de Lamballe ».

Les faux et faucilles s'exportaient vers Rennes et Brest. Lamballe vendait également les toiles et les étoffes de laine, les berlinques faites de laine et de chanvre, grossières mais solides, en usage chez les habitants de la campagne.

A Saint-Martin, de nombreux métiers fonctionnaient à plein pour le tissage. La « paroisse » possédait des « manufactures » de laine et de grosse toile d'étoffe pour l'habillement des forçats, ainsi que de grosse serge pour le « doublage » des vaisseaux du port de Brest. Ces « manufactures » montées par des moines bénédictins, seront brutalement ruinées dans la seconde moitié du xvii^e siècle par la concurrence que leur firent les drapiers de Lisieux. Ce fut le motif pour lequel, de 1661 à 1670, le nombre d'habitants de Saint-Martin tomba de 1 623 à 864, pour se trouver réduit à 462 en 1780. Le tout Lamballe n'atteignit plus 4 000 âmes.

..

La principale activité lamballaise resta, longtemps, et de loin, la tannerie. C'est pourquoi elle mérite qu'on y revienne. Il y eut jusqu'à trente-six tanneurs à Lamballe, dont six maîtres, trente-cinq mégissiers-corroyeurs, dont neuf maîtres (corroyeur : celui qui apprête le cuir), vingt-six ouvriers corroyeurs.

Les cuirs sortant des « fabriques » étaient utilisés : le quart à Lamballe, les cinq douzièmes de la fabrication étaient destinés à l'intérieur de la France, le tiers restant la direction des ports de Brest, Lorient, Saint-Malo, Marseille, à destination de l'étranger.

Les cuirs sortant des fabriques lamballaises avaient leur nom bien à eux ; il y avait le *bouchier*, ou bœuf lisse, la vache lissée, la vache et le veau corroyés, le « cuir de Hongrie », la bazane jaune, les peaux blanches, les peaux en laine pour écouvillons (brosses montées sur un long manche pour nettoyer les fours à pain ou les intérieurs de canon), les casques de pêcheurs, cheval et chèvre corroyés, veaux cirés, tiges de bottes. Les casques étaient des « sur-touts » à manches très longues (survêtements).

Par ailleurs, on fabriquait chaque année à Lamballe, environ trois cents barriques de miel qui étaient expédiées dans les Flandres, quatre mille cinq-cents kilogrammes de cire jaune étaient vendus à Rennes qui faisait l'opération du blanc et revendait ailleurs cette cire blanche.

Trois clouteries travaillaient sans chômer avec trois maîtres-cloutiers et sept ouvriers.

..

Lamballe importait les matières premières et les articles dont elle avait besoin par voie de mer, par Dahouet, « petit port d'un myriamètre et demi de Lamballe », précise un acte d'époque.

A ne pas oublier les artisans imagiers, véritables artistes lamballais seraient les auteurs d'une partie des sculptures de l'église Saint-Sauveur de Dinan.

Là où il y eut échec, ce fut dans la fabrication du vin au xv^e siècle. Jean de Bretagne, natif du pays de vignobles, décida de « faire pousser la vigne » à Lamballe, la pomme n'avait pas encore fait son apparition en Bretagne. Le duc, en 1494, amena des vigneron expérimentés, fit des plantations et on fabriqua du vin à Lamballe, Moncontour, Jugon et Quintin. A Lamballe, les vignes s'étendaient sur le versant midi de Saint-Sauveur, qui a d'ailleurs gardé le nom « des Vignes » ou « Champ de Vignes ». Mais il faudra se rendre à l'évidence, le vin est de mauvaise qualité ; on lui imputera les épidémies et la culture disparut totalement avec la guerre de la Ligue au xvi^e siècle... mais les épidémies ne cessèrent pas pour autant...

**

Quels étaient les salaires aux environs du xvi^e siècle ? A la reconstruction du château, un bon tailleur gagne cinq sous par jour, un médiocre quatre sous, un maçon trois sous et six deniers, un « bousillou » (homme à tout faire), trois sous, un scieur en long quatre sous, un bon charpentier cinq sous, un manoeuvre deux sous et six deniers. Le paveur et le maçon lamballais étaient les mieux payés en définitive, car jamais en arrêt.

Je rappelle que le sou valait douze deniers et la livre vingt sous ou deux cent quarante deniers.

Douze aunes de drap de Saint-Martin (aune = 1,188 m) valaient cinquante sous ; le cent de fagots douze sous, la chandelle de suif un sou, le beurre six deniers la livre, la cire cinq deniers, le vin un sou la bouteille, un porcelet valait huit deniers, un agnelet neuf deniers, un veau quatre sous, l'écheveau de laine un sou neuf deniers.

**

Les poids et mesures de l'époque : chaque seigneurie avait ses poids et mesures.

Ainsi Lamballe, pour son froment ou son seigle, utilise « la perrée lamballaise » (perrée : vieux mots, parce qu'autrefois les matrices étaient en pierre). La mesure matrice était généralement enfermée dans une église.

La perrée contenait onze décalitres huit cent cinquante-six millièmes et se subdivisait en quatre parties appelées « quarts » ; chaque quart comprenait quatre godets. Deux quarts formaient un boisseau.

L'avoine et le « bled noir » se mesuraient aussi à la perrée mais celle-ci était différente : douze décalitres quatre cent douze millièmes.

La pinte était une mesure pour les boissons. Elle contenait un litre deux cent soixante-six millièmes.

La verge était la mesure pour les toiles. Comme à Dinan, elle était à Lamballe de trois cent quarante millièmes.

L'aune différait d'une commune à l'autre.

La corde mesurait le bois. Elle faisait ici quatre pieds sur huit pieds avec deux pieds et six pources de longueur de bûche.

On prêtait par ailleurs beaucoup à Lamballe mais sans mesure.

Moines et bourgeois prêtaient aux « seigneurs » démunis qui voulaient... ou devaient paraître.

Jean MARTRAY,
Président de l'Office du tourisme.

La BIBLIOTHÈQUE de l'ABBAYE de BOQUEN

Nous n'entendons pas aborder ici la composition de l'importante bibliothèque constituée par dom Alexis depuis 1936 à partir d'acquêts et de dons divers, mais seulement suivre à la trace les ouvrages qui constituaient le fond propre à l'abbaye à la veille de la Révolution.

Dans le bulletin de 1977, M. Jean de Lorgeril faisait état des trois derniers moines de Boquen : dom Jean Roquet, quarante-sept ans ; dom René-Julien Onen, trente-huit ans et dom Pierre Leclerc, quarante-deux ans.

Leur prieur, Louis Josse est une figure plus connue (1).

Quel type de préoccupations intellectuelles pouvaient avoir ces religieux ? La composition de leur bibliothèque peut en donner un aperçu bien subjectif, en tenant compte des ouvrages hérités, laissés par des visiteurs, ou offerts par l'abbé commendataire afin de se faire pardonner sa quasi totale absence. Boquen est une abbaye pauvre en matière de vie intellectuelle, isolée au milieu des landes bretonnes, décadente comme toutes les institutions religieuses livrées à la commende. Rien de comparable avec certains riches fonds bénédictins. En effet, en 1791, l'inventaire donnait le chiffre de deux cent soixante-dix volumes. C'est à un juge du tribunal du district de Broons que fut confiée cette tâche le 16 juillet 1791 : François Couëssurel, sieur de la Brousse et ancien procureur de Moncontour. Assisté de François Guyomard, avocat à Sévignac, les deux « connaisseurs des belles lettres et arts » ainsi que le précise leur ordre de mission, seront chargés de faire le catalogue des livres, peintures et gravures du monastère.

Ces livres furent conduits au district de Broons, et de local en local, ils suivirent l'administration dans ses déménagements successifs ; d'une vieille maison près de l'église à la chapelle de la Madeleine, ensuite à l'hôtel de la Croix-Bily (emplacement de l'actuel foyer rural), tout cela pour s'achever à l'hôtel de ville, dès sa construction. C'est alors que tout au cours du XIX^e siècle, un curieux match se déroula entre la municipalité de Broons, la sous-préfecture de Dinan et les Archives départementales. Voici quelques pièces de ce curieux dossier :

Dinan, 1846. — Au cours d'une session du Conseil d'arrondissement réunissant MM. Picquet, Larère, de la Motte-Vauvert, du Bois-Hamon :

« Jusqu'à présent la municipalité de Broons a attaché si peu d'importance à ce dépôt que beaucoup de livres et papiers en provenant ont été vendus au profit de la commune et à vil prix. Il serait à désirer que le dépôt de Broons fut transporté à la bibliothèque publique du chef lieu où il serait à la disposition de toutes les personnes qui auraient intérêt à le consulter. En conséquence, M. le Sous-Préfet est invité par le Conseil à le faire transférer à la bibliothèque de la ville. »

AOÛT 1846. — Lettre de l'archiviste départemental au préfet :

« Il reste dans un cabinet du local qu'occupait l'administration du district plusieurs papiers dont on ignorait la nature... ainsi que 152 liasses renfermant les anciennes chartes de l'abbaye de Boquen. La perte de ces titres serait un malheur irréparable. »

OCTOBRE 1846. — Une commission est nommée par le sous-préfet de Dinan et se rend pour examiner « les papiers et les livres dans la mairie et tout autre lieu public ». Elle comprend M. Lecomte, président, MM. Aubry, Odorici, Busson et pour les Broonnais, Bouvier, maire de Broons, Petitbon, juge de paix et Picquet, conseiller d'arrondissement.

1850. — Conseil général des Côtes-du-Nord.

Sur la demande de dépouillement d'un dépôt considérable d'archives se trouvant à Broons, voici la réponse d'un conseiller général : « Depuis quelque temps elles sont l'objet de nombreuses convoitises, mais la commune de Broons n'a-t-elle pas sur elle des droits dont elle se départirait peut-être difficilement. »

1851. — La municipalité de Broons dit avoir des droits sur ces vieux papiers. M. Picquet, conseiller général du canton est d'accord pour le dépouillement des pièces inventoriées, mais la commune conserverait les pièces d'intérêt local.

1852. — L'administration municipale de Broons s'obstine à ne pas vouloir les livrer au département. Un courrier adressé au maire de Broons par le sous-préfet donna la réponse suivante : « Les diverses administrations qui se sont succédées avant moi, ont vendu tous les volumes qui paraissaient être de quelque importance aux visiteurs et aux curieux. » En clair, à quoi bon porter intérêt à ce qui a échappé au désastre ?

1857. — M. Bonamy, délégué cantonal pour l'instruction primaire est désigné pour visiter les titres et les livres. Le préfet lui précisait : « Ma reconnaissance sera égale à l'ennui résultant pour vous. »

Vingt ans plus tard, le 4 mars 1878, Legault étant maire, on constata « que depuis longtemps un grand désordre existe dans un cabinet spécial où sont les archives de la mairie de Broons. Depuis l'inventaire du 20 juin 1857, aucun maire n'a fait le récolement des archives ».

La situation devait durer jusqu'à la guerre de 39-45 à travers trois Républiques et deux Empires ; la municipalité de Broons ayant prouvé au cours de cette joute que dans les démêlés entre administrations, une des meilleures armes est encore l'inertie. Cette suite courtelinesque de débats, commissions et nomination de délégués masquait chez les élus broonnais leur dépit d'ancien district déchu de ses droits et de son importance. Une sorte de refus du centralisme, doublé d'une passivité bien rurale.

Tout ceci devait servir les intérêts de dom Alexis Presse, le

restaurateur de Boquen. Dans une lettre qu'il adressait à l'abbé Pierre Lemarchand, le vieil ermite précisait : « Pour ce qui est des restes de la bibliothèque, je vous confierai que j'ai pu les récupérer et qu'ils sont ici. L'opération s'est faite pendant l'Occupation, les Boches ayant fait évacuer tous ces vieux bouquins pour s'emparer de la salle. J'en ai profité pour les recueillir. Ouvrages presque tous dépareillés. On m'a suggéré que Broons avait vendu la moitié du lot à Saint-Méen vers 1803 : en tous cas j'ai retrouvé pas mal de volumes au Grand Séminaire de Rennes. Ils portent bien : "Ex-libris B.M. de Boquiano. Ordinis Cisterciensis". Sur la première page et sont ainsi aisés à reconnaître. Je pense bien comme vous le dites que des personnes influentes ont pris dans le tas ce qui leur convenait à elles ou à leurs relations. Il y a de ces livres jusque dans l'ancienne bibliothèque de Plouguernevel, aujourd'hui à Compostal. »

Nous possédons deux inventaires de ce fonds. L'un datant de 1857, l'autre effectué par l'abbé Lemarchand à la veille de 1939.

Dans le premier est fait mention de cent-quarante volumes, soit la moitié du fonds initial. Aucune indication n'est donnée quant au format, à l'imprimeur ou la date de l'ouvrage ; seul le titre et les tomaisons figurent. Le second est plus précis dans ses descriptions. Nous nous contenterons de mentionner certains ouvrages parmi les plus rares ou les plus curieux.

A tout seigneur, tout honneur. Seul, un ouvrage du *xvi^e* siècle est encore présent dans le lot. Il s'agit des *Commentaires de l'Evangile de saint Jean*, par RUPERT, abbé d'un monastère des bords du Rhin. A Cologne, chez Franz Birkmann, 1526, in-4° de trois cent cinquante pages, ayant conservé la moitié de sa curieuse reliure à ais de bois. Une inscription manuscrite précise que cet ouvrage a d'abord appartenu à l'abbaye de Léhon.

Histoire de France depuis Pharamond, par MÉZERAY. A Paris, chez Barbin, 1685, in-folio plein veau aux armes de la famille de Tudert.

Dictionnaire géographique et historique, par Michel BAUDRAND, prieur de Rouvres et de Neuf-Marché. A Paris, chez Nicolas Papie, 1705.

Histoire de France, par DE CORDEMOY, tome I seul, 1685.

Dictionnaire des cas de conscience, par Jean PONTAS. A Paris, chez Jacques Vincent, 1734. Porte les mentions de « Hervy le jeune prêtre 1736 ; vicaire de la cathédrale de Dol 1740 », puis ailleurs « Ex libris Joannis Brunonis Le Plat. Canonici Dolensis 1758. »

Histoire du ministère du cardinal duc de Richelieu, in-4°, Paris, 1650.

Preuves de dom Morice de Beaubois, t. I et II, chez Charles Osmond, à Paris, 1742 et 1744.

Cours complet d'agriculture, rédigé par l'abbé ROZIER, 1789.

Histoire du roi Louis XIII, par Jean LEGRAIN. A Paris, chez la Veuve Guillemot, 1619, in-4° de 450 pages.

Mémoires de la Ligue, in-12, sans page de titre.

Moralis seu ethica, manuscrit format in-8 portant la mention de « Petro Henry clerico. Anno domini 1768 ». Y figure une liste des étudiants au séminaire de Saint-Servan en 1768. Parmi ceux-ci, citons Henry de Sévignac de la Mettrie, de Saint-Malo ; Chédeville de Saint-Malo ; Chartier, de Trigavou.

Ordonnances militaires du roi. Recueil d'actes de 1776.

Coutumes de Bretagne, par M. DE LA BIGOTTIÈRE. Vatar, Rennes, 1694.

Almanach royal de 1775, 1781, 1782.

Arrêts du Parlement de Bretagne, tirées de M. FRAIN, troisième édition, par Hévin, Rennes, 1682, in-4°.

Œuvres de Boileau, Paris, Libraires associés, 1772.

Vie des saints et histoire des fêtes et mystères de l'Eglise, par feu BAILLET, prêtre, Paris, Roulland, 1710.

Le Saint Concile de Trente, par l'abbé CHANUT, Paris, Cramoisy, 1674, in-12.

La vie des saints pères du désert, par M. Arnaud d'ANDILLY, Paris, Camusat, 1647, in-8°.

La manière de tenir le chapitre général de l'ordre des Citeaux, Paris, Léonard, 1683.

Histoire de France de l'abbé Velly, t. I et II, 1778.

Vie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry. Paris, Lepetit, 1674.

Divers ouvrages de théologie ; une géométrie de l'abbé Bossut ainsi que plusieurs traités de mécanique et d'optique de Léonard Euler.

En comparant cette liste avec celle de 1857, on peut constater bien des disparitions. On ne retrouve plus les *Œuvres de Molière*, le *Dictionnaire des Arts et Métiers*, l'*Abrégé méthodique des armoiries*, le *Spectacle de la nature* ou encore *L'esprit follet*, cette comédie propre à égayer les loisirs des bons pères. Sur les cent-quarante volumes de l'inventaire de 1857, soixante ont trait à l'histoire romaine ; ils auront pratiquement fondu quand dom Alexis prendra possession du lot. Le reste se partageant en littérature, théologie, droit coutumier et histoire moderne.

Bien que ce fonds ait subi trop de ponctions au cours des âges pour en tirer des conclusions quant à la vie intellectuelle des derniers moines de Boquen, cette bibliothèque apparaît présenter beaucoup d'analogie avec celle des bourgeois lettrés de l'époque. Elle est ouverte à l'esprit du temps et ces quatre moines ont des lectures qui s'apparentent à celles des gentilshommes ruraux ou surtout des robins de leur entourage. En fait, dès que la possibilité leur en sera donnée, aucun d'entre eux ne se fera prier pour se séculariser.

La culture de ces religieux avait pourtant de quoi effrayer les populations d'alentour. Lorsque Sébillot enquêtera dans la région, les informations recueillies auront de quoi déconcerter, et le tableau est plutôt sombre ! On y évoque la conduite peu édifiante de moines qui dansaient au passage du Saint-Sacrement ou qui faisaient périr les récoltes d'avoine grâce à des préparations chimiques. Impies ? Sorciers ? Tout ceci est bien exagéré et ne trahit en fait que le fossé qui s'était creusé avec les paysans du voisinage ainsi que la méfiance suscitée par la science relative de ces pieux désœuvrés.

L'un d'entre eux, le prieur qui précéda Josse, fut saisi d'une sorte de préscience. Il annonça un jour : « Dans quelques temps nous serons persécutés et la forme de gouvernement changera. Cela durera dix à douze ans. »

Même aux périodes de décadence, il est difficile de nier que ces lieux n'engendraient pas de lucides prévisions. Déjà alors, ne disait-on pas que « l'esprit soufflait sur ces lieux » !

Serge DAVY.

(1) Tome V des Mémoires, p. 34, *Boquen 1789-1793*, par Jean de Lorgeril.

Les *DERNIÈRES ÉPIDÉMIES* du XVIII^e siècle dans le pays de Lamballe

Le professeur Paul Hardouin ayant en 1954 traité de l'épidémie de typhus de Plénée-Jugon de 1758 (1) ; nous ne parlerons ici que des épidémies postérieures qui ravagèrent les paroisses rurales du pays de Lamballe de 1770 à 1790. L'essentiel des documents utilisés pour cette étude provient des fonds de l'Intendance de Bretagne relatifs aux épidémies (2). En effet, le rôle des subdélégués de l'intendant était considérable en période d'épidémies rurales : rôle d'information auprès de l'intendant, rôle d'exécution auprès des notables locaux, recteurs et seigneurs des paroisses. Il leur fallait non seulement avertir l'intendant de l'ampleur relative de l'épidémie, mais encore réquisitionner au nom du roi, médecins et chirurgiens, organiser leurs zones d'action, transmettre les consignes du médecin en chef des Epidémies de Bretagne, distribuer les remèdes accordés par le gouvernement sous forme de « boettes de remède du Roi », répartir les secours en vivres, viande, pain et vin payés par l'Etat aux « pauvres malades » et convalescents.

Rappelons ici que le subdélégué de Lamballe était, en cette ville, le représentant direct de l'intendant de Bretagne, sorte de sous-préfet directement choisi par le préfet régional parmi les notables de Lamballe. La subdélégation s'étendait sur les paroisses composant les sénéchaussées de Lamballe, Jugon et la Moussaye. Ces subdélégués furent de 1770 à 1790 : MM. Boullaire de la Ville-moisin, Bellanger, Grolleau de la Villegueurry.

Cette étude ne concerne ni la ville ni les faubourgs de Lamballe, qui furent moins atteints que les campagnes et dont les malades furent traités dans les hopitaux de la ville qui disposaient de ressources *ad hoc*. Ce qui n'était le cas d'aucune paroisse rurale.

I. — L'ÉPIDÉMIE DE TYPHUS DE 1774 - 1775

Quinze ans après l'épidémie de 1758, le typhus se déclara de nouveau dans la région de Plénée-Jugon. Moins violent, le mal s'étendit davantage. Au bout d'un an, il arrive aux portes de Lamballe.

« La maladie commença à Plénée vers la Toussaint 1773. Dans les premiers temps, les sieurs Issaly, chirurgiens du lieu n'y virent point sujet d'inquiétude... » Le subdélégué de Lamballe, M. Boul-laire de la Villemoisson ne commença d'agir qu'à la fin de décembre lorsque les premiers morts lui furent signalés à Plénée, le Gou-ray, Collinée ainsi qu'à Landéhen. Il envoya aussitôt en ce bourg le docteur Moucet, ancien médecin royal de Saint-Malo (3) qui venait de s'installer à Lamballe, tandis que son confrère le docteur Taburet de la Chevalerie était expédié à Plénée.

A Landéhen, le docteur Moucet trouva la paroisse très affectée : quatre cents malades pour mille habitants. Le recteur Le Rouillé n'ayant pu obtenir aucun chirurgien lamballais (ceux-ci étaient déjà à pied d'œuvre à Plénée) soignait lui-même ses ouailles et distribuait en vivres et argent les secours (108 l.) que lui avait envoyé le duc de Penthièvre. « Sa domestique qui savait saigner, saignait elle-même les plus pauvres ». Il était aidé d'un ancien élève de sa classe rurale, le sieur Louis Glau, chirurgien de Saint-Quay, « à qui il ne pouvait malheureusement accorder pour tout salaire, qu'une paire de souliers... ».

L'attitude individualiste de l'abbé Le Rouillé déplut au subdélégué qui exigeait que, dès la déclaration de l'épidémie, les soins fussent seuls délivrés par les chirurgiens et médecins nommés par l'Intendance et le médecin-chef des Epidémies de Bretagne. Il alla même jusqu'à reprocher au recteur d'autoriser ses convalescents à manger des galettes de blé noir, « ce qui les ferait aussitôt retomber dans la dysenterie... ». Le rapport du docteur Moucet n'est pas moins sévère : « Ce savant recteur distribue au hasard les médicaments. » Il est vrai, que de son côté, le médecin s'était vu reprocher par le recteur de ne pas avoir, dès les débuts de l'épidémie, informé la population des règles à suivre.

Moucet, quoique décrivant fort bien les symptômes, hésite lorsqu'il lui faut définir le mal : « les uns la nommeront fièvre catharale, les autres fièvre bilieuse ou bien mésautérique. On peut la dire continuellement remontante, maligne, putride et vermineuse... ». En effet(les malades rendaient quantité de vers : « leur nombre et leur grandeur font penser qu'ils vivent dans les entrailles avant l'éclosion du mal. Ces insectes cherchent à sortir dès les premiers jours de la maladie pour fuir la corruption des humeurs dont ils se nourrissent... ». « Les signes qui font augurer de la mort prochaine sont : un hocquet qui prend au quinzisième jour, une haleine cadavéreuse, un poul vacillant et interrompu... »

Nous savons, aujourd'hui, grâce aux travaux du professeur Hardouin et de M. Goubert (4), que ce mal qui éclata en nombreux points de Bretagne n'était autre que le typhus, que l'épidémie de 1774 n'était pas due à la contamination, comme celle de 1758, mais la résurgence d'un état endémique qui régnait dans la haute vallée de l'Arguenon depuis 1758.

Les soins préconisés par le docteur Moucet sont de trois sortes : d'abord séparer les malades des bien portants et éviter les refroidissements. Ensuite, dès l'apparition du mal, faire une saignée au bras, donner un vomitif, faire boire beaucoup, donner une purge le lendemain, enfin et surtout, améliorer l'état nutritif et sanitaire des populations.

Mais cette fois encore, le plus fort de l'épidémie sévit dans la région de Plénée, le Gouray et Collinée. A Plénée, de janvier à août 1774, il mourut trois cent quatre-vingt-dix-sept personnes. Au Gouray et Collinée, sa trêve, deux cents. Le recteur de Plénée décéda en avril. Un des chirurgiens locaux, le sieur Issaly trépassa le 20 mai. Le docteur Taburet qui venait deux fois par semaine de Lamballe tombe malade le 9 juillet et doit cesser tous soins. La période la plus critique fut le mois d'avril 1774. Le sénéchal de la Moussaye, M. de Saint-Mirel, qui s'était retiré à Dinan, écrit à l'intendant : « il y a actuellement plus de huit cents malades, étendus sur la paille, quelques-uns sur le chaume, comme les plus vils animaux, couchés pêle-mêle, sans distinction de sexe, à quatre ou cinq dans le seul lit de la maison. A défaut de linge, on se sert de filasse comme compresse... Il faut, au confesseur qui veut entendre le malade près de la ruelle, passer sur le corps des autres, s'étendre au milieu de l'infection générale. Des cinq prêtres de la paroisse, il ne reste que le recteur et deux capucins... » Le cimetière de l'église étant plein, on fit inhumer dans celui qui avait été ouvert hors du bourg lors de l'épidémie de 1758. Selon l'abbé Le Mintier, futur évêque de Tréguier, alors abbé de Boquen, mais qui résidait à Rennes où il avait aussi une stalle à la cathédrale : « Le cimetière de Gouray répand une infection si forte que même les gens vertueux n'osent plus s'approcher de l'église... »

Alertés par ces renseignements, l'intendant de Bretagne envoya le 4 mai à Plénée le médecin-chef des Epidémies de Bretagne, M. de la Hardouyère qui, à son retour conseilla de regrouper tous les malades en un même lieu. Le subdélégué de Lamballe fut hostile à cette idée, craignant sans doute qu'on les transporta à l'hôpital de Lamballe qui était alors fort encombré par des militaires malades. Il argua du manque de charrettes et de la trop forte chaleur. Il fut cependant d'accord pour faire bannir aux prônes des grand-messes de sa subdélégation que « le Roi se portait garant des paroisses atteintes par l'épidémie ». M. de la Hardouyère, comme M. de Saint Mirel s'était en effet rendu compte que les paroissiens de Plénée et du Gouray, craignant qu'on leur fisse payer les soins refusaient d'indiquer les maisons atteintes par le typhus.

Les remèdes préconisés par le médecin-chef ne sont pas différents de ceux de M. Moucet et l'on appliqua la même thérapeutique qu'en 1758. Mais, commençant à se rendre compte que le mal pouvait rester à l'état endémique, on insista sur la distribution de bouillons de viande et de pain. Les secours commencèrent le 4 avril et cessèrent le 13 août. Ils coûtèrent au roi 3 423 l. Des « marmites »

furent installées au bourg de Plénée. Malheureusement, pendant le transport du bouillon vers les villages, celui-ci se corrompait. Quant à la viande, elle était mangée par ceux qui avaient le soin de la transporter. Malgré une ordonnance du sénéchal de la Moussaye, réitérée par l'intendant, les paysans refusèrent de prêter assez de chevaux au clergé et aux chirurgiens pour effectuer leur service à travers la campagne. Ils renaclaient aussi à organiser les corvées qui devaient aller aux halles de Lamballe chercher le pain et la viande que leur accordait le gouvernement. Quant aux recteurs, il leur fut reproché de ne point tenir correctement les états statistiques des guéris et des morts, ainsi que de ne point prêter suffisamment d'attention à la liste des bons de secours en vivres.

Malgré ces difficultés, l'épidémie était à peu près éteinte à Colinée, au Gouray et à Plénée en septembre 1774. On remarqua qu'elle fut suivie par une dysenterie et une série d'avortements que le subdélégué pensa réduire en distribuant des couvertures aux convalescents (quatre vingts couvertures pour Plénée).

Du Gouray, le typhus passa à Langourla et à Saint-Vran. Déjà, au mois de janvier 1776, Mme de Langle, seigneur de Langourla écrit à l'intendant que l'épidémie ravage sa paroisse depuis plus de deux ans. L'intendant lui répond, qu'habitant Rennes, elle est sans doute mal renseignée et qu'à Saint-Vran, le mal « n'est pas de nature à inquiéter le gouvernement ». A peine a-t-il terminé sa lettre qu'on lui apprend que le 1^{er} février, le sieur du Verger (époux de Trémaudan), chirurgien de Langourla vient de succomber. Il s'empresse de le faire remplacer par le chirurgien de Loudéac, le sieur de la Cour qui passe cinquante-cinq journées à soigner Langourla et Saint-Vran, dont le recteur J. Haugoumar écrit le 7 février 1775 : « la maladie et la misère règnent sur cette paroisse ». Il note aussi que les gens de Langourla refusaient d'aller à Lamballe chercher les secours du gouvernement : viande et vin.

Le cas de Tramain où le mal se déclara en avril 1774 (quatre-vingt-dix malades) n'intéressera pas beaucoup le subdélégué qui n'hésite pas à écrire à l'intendant que le recteur Dayot avait gonflé les chiffres par jalousie vis à vis de Landéhen. M. Boullaire avait sans doute tort car c'est de Tramain que le mal passa à la Poterie où il est signalé dès octobre 1774. Cinquante-neuf personnes moururent avant que les secours fussent organisés par la châtelaine des Portes-Bouilly, Mme de Nugent, aux environs de mars 1775. Elle écrit à l'intendant le 6 avril : « J'ai pris le parti de faire distribuer du bouillon et du pain. Pour les remèdes, j'en suis pourvue ». Elle distribua pour 120 l de secours du roi dans sa paroisse.

L'épidémie parut à peine à la Malhoure, grâce à l'action de Mme Chatton des Hauts Fossés qui avait fait installer en son manoir une petite infirmerie où elle distribuait les remèdes d'une boîte de pharmacie que lui avait envoyée le subdélégué et qu'on appelait « les boîtes de remède du Roi ». M. Desnos des Fossés avait fait la même chose à Cariot pour Maroué et M. de la Villéon de la Villevalio, au Fresche-Clos, pour Pommeret.

On comprend ainsi pourquoi le typhus s'arrêta aux portes de Lamballe. Seuls les faubourgs furent légèrement touchés. L'état sanitaire de la ville était bien meilleur que celui des campagnes avoisinantes. L'eau plus saine, la population mieux nourrie, les maisons plus confortables que les mazières des campagnes ouvertes à tous les vents, les hôpitaux de la ville relativement bien fournis de médicaments.

II. — L'ÉPIDÉMIE DE DYSENTERIE BACILLAIRE DE 1779

Cette maladie qui avait frappé la région de Dinan et de Saint-Malo à l'automne 1777, éclata au même moment en la ville de Lamballe et à Plédéliac, fin juin 1779. En septembre, elle avait gagné les paroisses d'Hénansal, Hénanbihen, Plédéliac, Tramain, Plestan, Plénée, Saint-Vran. En même temps elle se propage le long du rivage de la mer : Pléneuf, Saint-Alban, Erquy, Plurien, Plévenon furent atteints fin septembre. Un troisième foyer se développe autour de Plancoët, Pluduno, Saint-Lormel et Corseul. La propagation fut très rapide, favorisée par le mouvement des troupes, le long des routes royales dernièrement ouvertes par le duc d'Angoulême, se rendant à Brest pour fournir les escadres devant participer aux guerres de l'Indépendance de l'Amérique.

Lamballe étant pour lors sans subdélégué (M. Bellanger fut nommé au mois d'octobre 1779), c'est son faisant fonction, le sieur Chenu qui avertit l'intendant de la situation. M. de la Bourjeardière (5), médecin en chef des Epidémies de Bretagne, décida que trois chirurgiens de Rennes, les sieurs Toulmouche, Gambier et Noblet seconderaient les chirurgiens locaux : Taburet de la Chevallerie (Broons), de la Cour (Merdrignac), Le Blanc et Le Fort (Lamballe), Labadens (Plancoët), Guesnier de la Villéon (Erquy). Le docteur Taburet de Lamballe fut chargé de faire appliquer par les chirurgiens les prescriptions du médecin-chef. Il passa soixante-sept journées à soigner quatorze paroisses. L'action des chirurgiens fut ainsi organisée : Taburet traita Plédéliac et Hénansal (quatre-vingt-huit journées) ; Le Fort traita Plestan et Plénée (quatre-vingt-treize journées) ; Labadens : Pluduno, Plancoët, Saint-Lormel et Corseul (soixante-six journées) ; de la Cour : Saint-Vran (vingt et une journées) ; Toulmouche : Tramain, Saint-Igneuc et Plévenon (quatre-vingt-trois journées) ; Noblet : Pléneuf, Saint-Alban, la Bouillie (quarante-neuf journées) ; Guesnier : Erquy et Plurien (cinquante-deux journées). Enfin Gambier remplaça Taburet à Plédéliac où il fit cinquante-neuf journées (6).

Le docteur de la Bourjeardière ayant diagnostiqué une dysenterie bacillaire envoya ses méthodes curatives « en même temps que les lettres de commission des chirurgien. Des « boîtes de remèdes du Roi » furent également expédiées soit aux recteurs, soit aux seigneurs des paroisses. Toutes n'en furent pas pourvues et la distribution se fit un peu au petit bonheur. Ces remèdes ne devaient être distribués qu'aux « pauvres malades de l'épidémie »

et des sanctions étaient prévues en cas de distribution abusive. Mme de la Villirouët, de Plédéliac, faillit se faire « pincer », en ayant donné à deux de ses domestiques dont elle devait elle-même payer les médicaments. Elle avait été dénoncée par son recteur, l'abbé Minet... M. de la Villethéart, de Bienassis eut deux boîtes pour Saint-Alban et Erquy. M. Minet père au Vaumadeuc eut une boîte pour Pléven. M. de Bédée à Monchoix une boîte pour Plancoët et Pluduno. M. Le Métaër de la Ravillais à Lorgeterie eut une boîte pour Hénanbihen. Mme deForsanz à Lamballe eut aussi une boîte. M. Rouault de la Vigne, au bourg de Plédéliac, une boîte. Les recteurs de Planguenoual et de Pommeret, chacun une boîte.

Bien que le médecin en chef et l'intendant aient demandé aux chirurgiens de dresser des états statistiques des guéris et des morts, ceux-ci se conformèrent peu ou point à cette obligation, nouvelle pour eux, qui indique qu'à l'administration centrale on commençait à s'organiser. Aussi, sommes-nous peu renseignés sur le détail des morts qui varie considérablement d'une paroisse à l'autre. A Hénansal, au plus fort de l'épidémie, il ne mourut que neuf personnes par mois, tandis qu'on en comptait vingt-deux à Plédéliac. L'état général donné par la subdélégation de Lamballe indique environ cinq cents morts pour trois mille malades.

Une des paroisses les plus atteintes fut Plédéliac. Le recteur, prieur du Saint-Esprit, l'abbé Minet avait été un des premiers à alerter l'intendant. Il obtint deux chirurgiens et en retira quelque gloire, les logeant chez lui, au Saint-Esprit-des-Bois. Mais il fut bien déçu lorsque le sieur Gambier, esprit sans doute quelque peu voltairien, quitta sa maison pour s'installer au bourg chez M. Rouault de la Vigne avec qui il était en fort mauvais terme, car il venait d'obtenir la garde de la boîte des remèdes du Roi. Vexé, l'abbé Minet, à qui on avait cependant laissé l'organisation de la distribution des secours en nourriture, déclara dès la fin d'octobre que la maladie avait cessé à Plédéliac et refusa d'aller chercher aux halles de Lamballe les secours en pain et viande qui étaient alloués à sa paroisse. Mme Veuve de la Villyrouët qui battait froid l'abbé, depuis l'affaire de la dénonciation à l'intendant, M. de la Vigne, avec qui il semble vivre à couteaux tirés, se plaignirent au subdélégué. M. Brunet du Guillier écrit d'autre part directement à l'intendant, se plaignant tout à la fois des chirurgiens, de M. de la Vigne et de l'abbé Minet. Une cabale se monta contre l'abbé. Elle présenta à l'intendant un état de plus de quatre-vingts malades dont plusieurs risquaient la mort si on cessait de leur accorder secours et vivres. Minet se défendit comme un beau diable et ne cessa d'abreuver l'intendant de récriminations. Sur la dernière de ces lettres, M. Petiet, secrétaire général de l'Intendance, écrivit : « on laissera celle-ci sans réponse, afin de faire taire ce recteur dont les écritures risqueraient de devenir éternelles... ».

Cet épisode nous montre que dans certaines paroisses des frictions pouvaient s'élever entre les recteurs, les chirurgiens et les notabilités, surtout lorsqu'il s'agissait de distribuer les secours du roi « aux pauvres malades », chacun cherchant à satisfaire sa propre clientèle.

III. — LE TYPHUS ENDÉMIQUE DE 1786 A 1790

A la fin de 1785, « la fièvre putride épidémique », c'est-à-dire le typhus à l'état endémique réapparut dans le pays de Lamballe. Moins violent qu'en 1779, il dura plus longtemps, se prolongea dans certaines paroisses jusqu'en 1790 et sans doute au-delà. Mais la Révolution ayant mis fin aux services de l'Intendance, il nous faudrait faire appel à d'autres documents, ce qui n'est pas ici notre propos.

Saint-Alban et Pléneuf furent les premiers touchés. A Saint-Alban, dès 1785, on compte cinquante-deux malades et douze morts. Aucun chirurgien capable n'exerçant dans le pays, le médecin-chef des Epidémies dépêcha en ce bourg le sieur Poulain qui s'était distingué en 1779 à Quédillac dans le traitement de la dysenterie. Il arriva à Saint-Alban le 17 décembre 1785 et y resta jusqu'au 14 janvier 1786. Il était descendu chez Boschet, « triste auberge où, dit-il, je serais encore heureux si le recteur du troupeau était sociale... ».

Là aussi, le chirurgien était vite entré en conflit avec le recteur, l'abbé Patard. « Le sieur Poulain, écrit le subdélégué Grolleau Villegueury, veut être considéré à Saint-Alban comme un homme de la plus grande importance. Il refuse au recteur de distribuer des billets pour les secours en pain et viande... ». Il faut cependant noter qu'en quinze jours l'abbé Patard avait fait distribuer pour 147 l de secours du roi, ce qui fit pousser de hauts cris à l'intendant dont les soucis d'économie étaient impératifs et qui ne remboursa au recteur que 67 l. En vain, M. de la Villethéart, seigneur de Bienassis avait-il pris la défense de son recteur. M. Bertrand de Molleville, l'intendant, lui répondit fort sèchement que c'était à lui, seigneur décimateur de la paroisse, de secourir les pauvres, qu'il n'en avait rien fait, que sa paroisse était considérée comme une des plus mal tenue, que le roi n'accordait des secours que dans la mesure où les seigneurs des paroisses en étaient dépourvus, ce qui n'était pas son cas, etc. Au-delà de ce savon destiné à laver la tête de M. de la Villethéart, on notera cette idée nouvelle que les intendants précédents n'avaient pas soulevé : en cas d'épidémie rurale, c'est d'abord au seigneur d'assurer les secours, car, depuis des siècles, ils prélevaient des dîmes, le roi n'intervenant que lorsque les seigneurs avaient peu ou prou de revenus. Sans doute, M. Bertrand avait-il été prévenu contre le seigneur et le recteur de Saint-Alban par le chirurgien qui avait écrit au subdélégué : « Sur la paroisse de Saint-Alban, il y a un grand nombre de gens infirmes, pulmonaires, d'enfants mal faits et scrofuleux qui ne guériront pas, y resterai-je toute ma vie. M. le recteur imagine que je dois leur rendre plus que la nature leur a donné. Il s'enferme à verrou dans son presbytère et les pauvres n'y reçoivent qu'un "Dieu vous bénisse" ».

A Pléneuf, dont le climat est plus sain, les cas de typhus furent moins nombreux.

Meslin et Coëtmieux furent attaqués à partir d'août 1786. Là aussi, le recteur Depagne se vit répondre que c'était à l'évêque de Dol, seigneur de la paroisse, de pourvoir aux secours en vivres. Le docteur Taburet fut dans ces paroisses dès le 1^{er} août remplacé aussitôt par le chirurgien Le Blanc, de Lamballe, qui tomba malade le 21 et mourut peu après. Il fut remplacé par le sieur Prével, ancien chirurgien militaire qui venait de s'établir à Lamballe.

Pluduno prit la suite de Coëtmieux d'octobre à fin novembre 1786. Le chirurgien Gambier y compta quinze morts pour quatre-vingt-dix malades. Le recteur Chancerel déclara qu'il n'y avait aucun secours à attendre du seigneur décimateur, qui était depuis peu M. de Bédée, seigneur de Monchoix.

Pendant l'hiver 1786-1787, un groupe de paroisses situées entre Mégrit, Sévignac, Dolo et le Gouray fut atteint. C'est le sieur Bernard de l'Isle qui vint seconder et même remplacer le sieur Issaly, chirurgien de Broons. La population n'en fut pas contente ainsi que l'écrivit à l'intendant, M. de la Motte de Broons de Vauvert, seigneur de la Moussaye : « mes paroissiens n'ont aucune confiance dans le sieur Bernard. Il n'en est pas de même du sieur Issaly qui jouit de la meilleure réputation... ». Mais le chirurgien Bernard savait remplir les états statistiques, ce qui était une qualité primordiale pour les bureaux de l'Intendance. Grâce à lui, nous savons qu'Eréac eut quatre-vingt-deux malades et six morts, Sévignac quarante malades et cinq morts, Dolo cinquante-cinq malades et six morts, Le Gouray cinquante-huit malades et sept morts, Mégrit cent-vingt-trois malades et onze morts.

Cette paroisse semble avoir été la plus atteinte. Bernard s'y rend dès février 1786. En mai, il écrit : « il est à craindre que le cimetière étant rempli de cadavres, les exhalaisons qui s'en élèvent n'occasionnent une nouvelle maladie ». Le Marchand, curé d'office de Mégrit, distribue pour 346 l de viande. Il voulut même faire ajouter du vin pour les convalescents. Le médecin-chef s'y opposa, craignant les abus. Il conseilla d'y substituer « des potions cordiales ».

Un autre petit centre épidémique fut signalé à Pléhérel et Plurien, d'août 1786 à avril 1787. Le docteur Taburet n'y vit pas de « sujet d'inquiétude pour le gouvernement ». Planguenoual fut atteint de décembre 1786 à février 1787. La paroisse fut traitée par M. Prével et M. Le Bottey, seigneur de la Petite Ville Hervé, ancien officier des vaisseaux du roi, qui avait obtenu une boîte de remèdes en 1785. Il imitait M. de Berlaymont qui, au manoir du Bignon, avait une boîte à remède depuis 1784 « pour le soulagement des pauvres de cinq à six paroisses ».

En 1789, une résurgence du mal fut signalée à Plestan, Maroué et Morieux. Le chirurgien Mondeher, de Rennes, fut chargé de réduire le mal. Il ne signala que trois morts à Plestan. Tous les malades furent guéris à Morieux grâce à la vigilance de M. le Recteur. C'est lors de cette épidémie que l'on commença à distribuer, avec prospectus pour la méthode de cuisson, du riz dans la subdélégation de Lamballe, ce qui était une nourriture toute nouvelle dans nos campagnes.

CONCLUSION

Nous ne pouvons malheureusement, d'après les sources consultées, donner le chiffre exact des morts dans les trente-deux paroisses (7) de la subdélégation de Lamballe atteintes les unes après les autres dans le dernier quart du XVIII^e siècle par les épidémies de typhus et de dysenterie. Nous reportant aux statistiques générales de la Bretagne, nous pouvons dire que le typhus de 1774-1775 a multiplié le nombre des décès par environ 1,4. La dysenterie de 1779, qui fut de loin la plus meurtrière le multiplia par 2. Le typhus latent de 1785 à 1790 par 1,1 environ. Cette dernière épidémie fut beaucoup moins ressentie que les précédentes.

Nous remarquerons ici, s'il en était encore besoin, que dans le dernier quart du XVIII^e siècle, l'état sanitaire des campagnes était déplorable, surtout dans la haute vallée de l'Arguenon qui correspond à peu près à la seigneurie de la Moussaye. On notera aussi que les épidémies survinrent aux époques où le prix du blé était très bas, 1773, 1778, 1784, les ressources du monde rural étaient plus maigres. (On ne se nourrit pas que de sarrasin et de blé.) Par un effet inverse, la conséquence directe des épidémies fut une diminution des ensemencements de céréales, ce qui amena un enchérissement des cours dans les années suivantes. Il n'est pas douteux que cette incertitude à la fois sur la santé et la nourriture, amena dans les campagnes une peur latente, une sorte d'angoisse dont on relève des traces dans les cahiers de doléances qui ne sont sans doute pas étrangères à l'éclosion de la Révolution.

En ce qui concerne plus spécialement le pays de Lamballe, on s'aperçoit que l'action des différents subdélégués fut toujours vigilante, bien qu'habitant en ville, ils avaient des réseaux d'information très sûrs, quoiqu'informels, dans les paroisses rurales, — que les recteurs furent souvent débordés, principalement dans le rôle administratif qu'on voulut leur faire jouer — beaucoup refusèrent de remplir les états statistiques et de tenir des états rigoureux des secours qu'ils distribuaient au nom du roi, que le nombre des chirurgiens ruraux n'était pas suffisant en cas d'épidémies, qu'ils ne furent pas toujours dociles dans l'application des « méthodes curatives » ordonnées par le médecin-chef des Epidémies, que l'Intendance dut envoyer des chirurgiens de ville pour traiter les points les plus atteints, que des frictions ne manquèrent d'apparaître entre leurs esprits plus éclairés, voire voltairiens, et nos braves recteurs ruraux, que les notables, seigneurs de paroisses, à part quelques exceptions, se désintéressèrent des secours (je n'ai trouvé qu'une seule trace d'un don de 180 l du duc de Penthièvre à Landéhen) qu'ils ne consentirent à assurer que lorsqu'ils étaient sûrs d'être remboursés de leurs débours par le roi.

Jean-Pierre LE GAL LA SALLE.

(1) Dans *Mémoires de la Soc. d'hist. et d'arch. de Bretagne*, 1954. On sait que cette épidémie qui laissa son nom à la « maladie de Plénée » fut une des suites du typhus qui ravagea la ville et le port de Brest à la suite du retour de l'escadre de M. de Cahideuc du Bois de la Motte.

(2) A.D. I-et-V., C 1366 et 1367.

(3) Le docteur Moucet explique dans une lettre à l'intendant qu'il avait quitté Saint-Malo pour des raisons de santé.

(4) Cf. *Malades et médecins en Bretagne, 1770-1790*. Nous conseillons vivement la lecture de cet ouvrage qui s'intéresse tout particulièrement au docteur Laverne.

(5) Médecin rennais qui mourut d'indigestion en 1785.

(6) Les chirurgiens étaient payés 5 livres par jour, plus 2 pour leur cheval. Les médecins 10 livres par jour, sans frais pour le cheval.

(7) Sur les quarante-quatre de la subdélégation.



Le Capitaine BOSCHAT
21 Juin 1872 - 31 Mai 1951

Louis BOSCHAT

LOUIS BOSCHAT, « un bon serviteur de la collectivité lamballaise »

Louis - Théophile - Jean - Marie - Boschat était né à Lamballe le 21 juin 1872. Fils de Louis - Marie - Jules Boschat et de Anne - Marie Hello.

Il n'avait que quatre ans et huit mois quand son père mourut. Sa mère se remaria à M. Mathurin - Julien Méheut — le père de notre célèbre artiste peintre — qui exploitait un atelier de menuiserie dans la rue Notre-Dame. C'est ainsi que le jeune Louis Boschat ayant grandi et terminé ses études, apprit le métier de menuisier dans l'atelier de son beau-père.

Le 5 mai 1896, il épousait Anne - Marie - Becker, fille de François - Joseph Becker et de Marie - Louise - Françoise Esnault, venus depuis peu habiter Lamballe. Les jeunes époux, étaient l'un et l'autre dans leur vingt-quatrième année.

Actif, entreprenant, Louis Boschat comprit vite que pour développer l'activité de l'atelier de menuiserie, il y avait intérêt à se lancer dans l'entreprise générale ; en s'entourant de maîtres ouvriers et en recourant à des « sous-traitants » des diverses spécialités du bâtiment. Dans sa propre rue, il commença par la modernisation de la propriété de famille qu'était « l'auberge de la Tête noire » et divers autres chantiers en ville, puis s'étendit à l'extérieur de Lamballe, en particulier au château du Hourmelin en Planguenoual. Il acquit ainsi peu à peu, par la pratique, une expérience qui fit hautement apprécier ses avis au conseil municipal où les élus, capables de comprendre et de discuter un plan ou un devis de construction, étaient rares sinon inexistants.

L'année 1904 devait ajouter une nouvelle spécialité à ses multiples compétences : les trois officiers de la compagnie des pompiers avaient décidé simultanément d'abandonner leurs fonctions : MM. Pierre Jobert, Pierre Hilly et Auguste Corneille. Pour les remplacer, la municipalité obtint l'assentiment de MM. Lecerf comme capitaine, Boschat L. lieutenant et Caresmel sous-lieutenant. Par la suite, M. Lecerf quittant Lamballe, fut remplacé comme capitaine par Louis Boschat qui, dans cette fonction comme dans les autres, se révéla homme d'action et de progrès. A cette époque, le rôle de pompier était strictement limité à la lutte contre l'incendie à l'aide d'engins surannés, les antiques pompes foulantes à bras, alimentées par des seaux transmis à la chaîne. A mesure que la technique se perfectionnait, il sut obtenir de la municipalité l'acquisition de matériels nouveaux, d'abord pompe aspirante et refoulante (encore à bras) puis moto-pompe "Laffly", débit 30 m³, puis moto-tompe "Guinard", débit 60 m³, échelle "Gugumus" et enfin auto-pompe "Berlier - Samdi" acquise en 1934.

Trenté ans de progrès continu ! Au début, les pompiers de Lamballe ne pouvaient agir qu'en ville avec des engins ridiculement désuets et inefficaces, à la fin, ils étaient en mesure d'intervenir rapidement, même aux environs, avec un matériel moderne entièrement mécanisé !

Passa la guerre de 1939-1945. Quand je fus élu maire en 1947, il m'envoya sa lettre de démission. Il avait soixante-quinze ans. Je lui demandais de rester — non pour aller au feu — mais pour nous aider de ses précieux conseils. Il y consentit (1).

Au printemps suivant, « la croix de chevalier de la Légion d'honneur » en récompense de ses dévoués services lui était remise sur la place du Marché le 2 mai 1948 par M. Henri Avril, son ami, préfet des Côtes-du-Nord, au cours d'une cérémonie d'inaugurations diverses (rue Yves-Charpentier, rue du Général-Leclerc, jardin public Louis-Gouret...).

A la fois discret et persuasif, il était l'ami de tous et écouté de tous. Très simple avec ses hommes et très aimé d'eux, il leur donnait sa dernière consigne testamentaire :

« Mes chers amis, quand je mourrai
Conduisez-moi au cimetière
C'est ce que je demanderai
Avec une courte prière. »

Pratiquant, régulier, mais sans ostentation, il s'affirme chrétien convaincu et fait même preuve que dans ce domaine, il sut même être convaincant.

Parmi ses amis, il comptait M. Aurrière, un ancien pâtre illettré devenu fonctionnaire des finances, après une longue et courageuse carrière dans l'infanterie de marine et adjoint au maire dans sa retraite. Ce dernier qui à dix ans avait gardé les vaches, avait passé toute sa vie active dans l'indifférence religieuse totale, mais sans hostilité. Or, en 1951, on vit les deux amis se rendre ensemble à l'église Saint-Martin, s'y confesser, et faire leurs Pâques.

Louis Boschat avait ramené son ami mécréant aux vieilles pratiques de sa jeunesse. C'était un fameux rajeunissement.

Pendant mon mandat de maire, il m'avait aussi confié la mission de ramener les pompiers et ses amis à prendre l'apéritif en descendant du cimetière le jour de son enterrement, et il avait précisé : « Vous le prendrez joyeusement » !

Il mourut le 31 mai 1951.

Nous prîmes l'apéritif conformément à sa dernière volonté, mais pas joyeusement !

Nous perdions un ami très cher ! et Lamballe un dévoué serviteur.

Jean GOMBAULT.

(1) A cette époque les pompiers ne percevaient aucune rétribution.

MESSAGE TESTAMENTAIRE DE M. LOUIS BOSCHAT
A SES POMPIERS

« A MES POMPIERS »

Mes chers amis quand je mourrai
Accompagnez-moi au cimetière
c'est la seule chose que j'vous demanderai
avec une courte prière.

Et, lorsque vous redescendrez
au son d'la clique drapeau en tête
je crois bien que j'vous entendrai
ça m'appellera les jours de fête.

Mais, avant de vous séparer
(on dit qu'il faut noyer les peines)
au fond d'un verre vous les noierez
En souvenir du vieux capitaine.

Il se pourrait qu'les musiciens
prennent part à ce défilé
en souvenir des bons liens
qui attachèrent notre amitié.

En parcourant le long chemin
qui mène au haut de la colline
qu'ils ne confondent l'air de Chopin
avec celui de la chopine.

J'interdis à tous mes ennemis
de suivre le convoi funèbre
je crois qu'j'aurai assez d'amis
à m'orienter vers les ténèbres.

On prononcera p-tête un discours
j'prie la personne qui s'en chargera
de le faire plutôt un peu court
Comme ça aucun ne s'en plaindra !

Fait le 30 janvier 1950 (1).

Louis BOSCHAT.

(1) Archives de famille Penvern-Boschat.



La Remise du Drapeau
des Sapeurs Pompiers de Lamballe.

Demi-frère de Mathurin Méheut, notre célèbre artiste peintre, dont le musée est abrité dans la maison du *bourreau*. Louis Boschat est né à Lamballe (sans doute à l'*auberge de la Tête noire*) le 21 juin 1872. Lors de son adolescence et pendant son service militaire, il sauva par deux fois des gens de la noyade (cité lors de la remise de sa Légion d'honneur).

Conseiller municipal de notre cité, il obtint une élection sans précédent avant la dernière guerre de 1939-1945. Nous relevons inscrit au *Bulletin de la Légion d'honneur* et à celui de la Fédération nationale des sapeurs-pompiers du 3 mars 1948, qu'il comptait cinquante-cinq ans de services civils dont quarante-deux ans à la tête d'une unité de sapeurs-pompiers (il était rentré à la compagnie de Lamballe vers l'âge de seize ans et servit toute sa vie comme bénévole. Lors de sa démission, il comptait le plus d'années de services faites au service des soldats du feu et était le doyen en activité des pompiers de France).

Décédé le 31 mai 1951, la ville de Lamballe reconnaissante, lui fit des obsèques en « grande pompe » avec les personnalités municipales, civiles et religieuses. Une foule innombrable comptant plusieurs milliers de personnes suivit le cortège qui, de sa maison « le Colombier », rue de Dahouet (actuellement rue du Général-de-Gaulle), passa la rue Basse (rue du Docteur-Calmette), la place du Martray, la mairie, la rue des Augustins, la porte Saint-Martin et l'église où fut célébrée la cérémonie religieuse. Les cliques des sapeurs-pompiers du département, la Musique municipale associée à celle de la Penthièvre jouèrent des marches funèbres.

Après le discours au cimetière, les différents corps de sapeurs-pompiers et les délégations descendirent prendre un vin d'honneur au son de la musique, respectant ainsi la dernière volonté de leur cher et regretté capitaine.

LES LIMITES DU PENTHIÈVRE

par la commission Histoire

Les limites les plus exactes possibles du Penthievre ont été une de nos grandes préoccupations et cela a donné lieu à bien des discussions car ses limites en avaient varié suivant les époques.

Quelle époque plutôt que telle autre choisir ?

Finalement nous avons retenu la date de 1213. Pourquoi ? Parce que c'est celle où Pierre de Dreux dit Mauclerc va devenir duc de Bretagne et que, dès l'année suivante, il va envahir le Penthievre et le démanteler.

Pourquoi aussi ? Parce que c'est la date qu'Arthur Le Moyne de la Borderie va choisir comme fin de la quatrième époque de sa monumentale *Histoire de Bretagne*.

Pour des raisons pratiques, nous avons considéré que les limites des paroisses d'alors sont celles des communes d'aujourd'hui.

Voici donc le Penthievre.

1) LA CHATELLENIE OU COMTÉ DE LAMBALLE :

Andel	Meslin	Quintenic
Coëtmieux	Morieux	Ruca
Erquy	Noyal	Saint-Aaron
Hénanbihen	Penguilly	Saint-Alban
Hénansal	Plancoët	Saint-Cast - Le Guildo
Hillion	Planguenoual	Saint-Denoual
La Bouillie	Pléboulle	Saint-Glen
La Malhoure	Plédéliac	Saint-Lormel
Lamballe	Pléhérel	Saint-Potan
Landébia	Pléneuf	Saint-René
Landéhen	Plestan	Saint-Rieul
La Poterie	Pléven	Saint-Trimoël
Maroué	Plévenon	Trégomar
Matignon	Plurien	

2) LA CHATELLENIE DE MONCONTOUR :

Bréhand-Moncontour	Plessala	Saint-Gouéno
Gausson	Plœuc	Saint-Jacut-du-Mené
Hénon	Plouguenast	Trébry
Langast	Pommeret	Trédaniel
Moncontour	Quessoy	Trégenestre
Plédran	Saint-Carreuc	Yffiniac
Plémy	St-Gilles-du-Mené	

3) LA CHATELLENIE DE JUGON :

Collinée	Le Gouray	Tramain
Dolo	Plénée-Jugon	
Jugon	Saint-Igneuc	

4) LA CHATELLENIE DE CESSON :

Cesson	Ploufragan	Trégueux
Langueux	Saint-Brieuc	

UNE MÉSSE DE MÉNÉ PA ORDINERE

Durant la nétéï d' Noué 1899, le maouvéï vent d'hiver dévalé en sublant l'étendue plate dé la lande dé Houssas, sée tourbillons buttin cont' l'ée tétards du doué à Pichui, s'entonnin en grondant ent' lée chaoumières dé la route du Bourg nē, tourniquin en miaou-nant jusqu'au fond des aïres, mordin dée cabotēis d'iaou et fésin péter lée tégots dée poulâillers.

Jaousé Maoupié ouvri l' guché qui donné su' l' chemin d' l'église lé clovi bin vit' d'rère lu pour né point lèsser entrer l' fré dans l'hôte, i' tendi son grand caeü et senti l' vent : « on diré qu'i' f'ré vantiéï un pètit moins fré ! » Et d'avant l'amoucellement dé nuaïges naïrs comme dé l'enc' qui monté au d'avant d' la lune, i' s' dit : « i' va sûrement chère dé la nige avant qu'i' n' s'ré longtemps. I' n' manqu'ré pu qu' éla ».

Il écouti durant un moment lé silence couinant d' la né et, par habitude, erlévi la tête vers la grande bâtisse qu'avé l'air d'écrâser sa pauv' méson, le châtouue du sagneür comme i' disin dans l' bourg en parlant dé la d'meüre dé l'évéque, la méson-là qui li avé prins tout son soulaï. « Jé m' demande pourquai qu'i' l'avé faite si haoute et si grande, lu qu'été tou sou. »

I' tremblé pasqu'il avé fré et qu'il té lâssé et il errentri dans l'hôte en s'disant pour la vingtième faï : « méï, queulle idéï qu'il a don z' aeü, not' recteür, dé fère diré une messe de méné. Jaméï, on n'avé vaeü éla à La Pot'rie, surtout d'un temps paraï ! » Il empogni une brasséï d' sicôts d' jans qu'i' min dans l' foyer, il ergard sé quat' éfants qu'étin serrés su' la bancelle et i di : « ça n' s'ré-t-i pâ mieü coucher tout' la p'tite gab'jie-là ; i vont sûrement attraper fré et i' lée z' ercouvri d'un même coup d'une vaille piaou d' bique. « Je voulons aller à la messe ; disin l' z'éfants, j'voulons y aller ! »

Pour lée fère durer, Catherine, l'énée, qu'allé su' sée douze ans, s' min à lou raconter l'histouare qué Mëssieu lou avé lue l'aout' jour à l'école avant qué d' parti' en vacances. Eté un mōnsieu qui s'appelé Alphonse Daudet qui là z'avé écrite. Il té justement mention d'une messe de méné. Y avé un recteür qu'été grooue comme

l'abbé Jean-Pierre dé sée lée chottes et il té si gourmand qu'i' n' fésé qué d'penser au révaillon qu'i' d'vé fère au châtouue. Il y pensé tellement qu'il avé estrivalé la mintié d'la mèsse ; et même qué pour lé fère aller pu vite, gripi avé prins la place du choris' qui s'appelé Garrigou... et i' n' fésé que d'brimbaler l' guerlot à toute branlèi si bin qué l' recteur chaeü blo avant la fin d' la mèsse et qu'il alli tout drèt en enfèr.

Le père soupiri longuement en oueillant sa fille caouser du révaillon et alli s'assir su' l' bout d' la mé. Il ersenti du même coup su' sée épaoules, lé peï d' la fatigue de sa dure journèi. Il ergardi tristément lée pauv' meub' à paine éclairés par la chandelle dé rousine piquéi dans l' glânet lé long du mur, lée touàs lèts ercouverts d'un ballin. I' lée z'avé mins su' cales pour lée z'ertirer un p'tit d' l'humidité d' la place dé terre battue. Avant, y avé un planchaï sous lée lèts, mèi touas ou quat' faïs l'an, lée débordements d' la p'tite rivière dé Saint Yves l'avin fait pourri. Et l' pussot d'rère la porte été tourjou prêt pour la perchene montèi d'iaou.

I' s'ertourni vers la table où la Pahouette, sa couëffe, finissé d' pieumer lée touàs mauvis qu'ol avé prins dans l'assoumoué qu'i' li avé installé dans l' jardin : « j' cré bin qu'i' va chère dé la nige » di Jaousé. Sans répond', o' haoussi lée yeüx vers lu ! « Pourvu qu' ça n' sré pâ comme y a quatre ans » s'en r'vin-ti. Y a quatre ans, la nige duri deux mèi et si l' mère Jean Michel Méhaeü n'avé point embaouché tous lée journaliers pour creuser un canivooue pour assaïcher lée caves dés écoles, hardi d'ent' ieüx s'rin vantièi mörts dé faim. « Y a même pâ möyen d' prend 'dée lapins dépèi qu'il ont mins un nouviaou garde. Lé con-là é tourjou su' not' dooue. Jé m' demande comment qué j' mé sé fait bésér hiér matin, é bin la première faï qu'éla m'arrive. Jé m' demande qui qui va nn' éte ».

— « Qui qui va nn' éte, di la Pahouette, mèi qui qu' tu veü don' qu'il en s'ré. Rin du tout. I' n' vont tout comme pâ aller chercher dée poués dans la tête d'un diâb' qui n'a même pâ de païs.

— « Tu cré-t-i qu'i' vont lèsser l'la d' même. Tu n' lée c'naeüs don' pâ. Dé tout' manière, faudra que j' ferèi dée journèis pour rin du tout. Rappelle taï, Jean d'à Haout, y a touàs ans ! Qui qui v' entertienra durant tout l' temps là ? »

— « Dame, faut dire étou qu' tu n' lās point ménaigé ».

I' parti d'un grand rire : « Qu'i' s' méfie l' maoudit, l' perchain coup, il ira dans l' doué ! » Queuque temps avant, un saïr qu'ils tin à braconner o Ouaraou et l' grand Martin, ien qu'éte à guetter et lée deux aout' qui mettin lée collets, i' l' vitent qui sieuvé l' fossé d' la Grand' Motte. I' l'avin attendu, surprins par d'rère, empogné sans rin dire, li avin piqué la tête dans une tène dé r'nârd, li avin lié lée bras d'rère lé dooue et enfoncé un piquet ent' lée jambes au räs du cu'. « I' n' n'a bin pour touàs heüres à ergoter avant d' pouvaïr sé saouver » avait dit Ouaraoue ! « La saïréi-là, j' printe quinze lapins, di Jaousé Maoupié d'un air songeoue. Mèi, v'là qu'astour, il a son fusi'. S'i' n' l'avé pâ z' aeü, i' n' m'aré point prins. Et dire qué pour demain qu'é Noué, j' n'avons rin. Si Jânne Lesné d' Lanjouan n' m'avé point donné du beurre, d' la farine et du lait pour päyer ma journèi, j' narin rin z' aeü pour lée z'éfants là. D'ordinère, j'allin cör manger sée l'évêque ée z'alentours dé Noué ! V'là qui va n'éte fini, astour qué jé v'la môrt. I' paréi qu' dans l' temps, j'tin d' parent... Dé tout' manière, éte un bon bonhomme l'évêque-là, et pâ fiér ! Quand i' vené à la Pot'rie comme éla daeü ou touàs faïs l'an dire la mèsse, jamèi i' n' monté en chère, i' resté

tourjou à la balust'. Et i' n' parlé pâ ténan du bon dieu, sinon qu'i' disé comme éla qu'i' faillé s'entraïder et n' point s' fère dé tôte. Et chaque fai 'i' donné dée consaïs pour lé travail : quand est-ce qu'i' faillé s'mer l' blé, qu'i' faillé couper l' fin pour qu'il aré été dans sa grésse, quand est-ce qu'i' faillé couper lée ramas d' patates pour qué lée patates n'arin point pourri quand l'annéi té trop mouilléi.

Ca fésé gromm'ler les guernouilles dé bénitier qui n'arin voulu oui parler qué d' bon dieu et d' paradis. Méi lu, i' s'en fouté et i' disé qué l' paradis, été su' la terre qu'i' faillé l' fère.

Il allongi sa grande carcasse su' la mé, ergardi lée z' éfants et dit : « si c'est pâ pitié qué d' vér éla, lée v'la qui chopent. Ca n' s'ré-t-i pâ mieûx dans l'lét. J' f'rin mieûx d'y aller toue d'ailleurs ; tu sé bin qu' jé cré point ténan à tout éla. Si y avé un bon dieu qui s'ré comme i' disent, n'y aré point tant d' misère sée l' paouv' mond' ». »

— « Tu n' peux tout comme pâ li fère éla, à not' recteur, tu sé bin qu' sans lu, i' n' s'rin vantiéi pu toue là » dit la Pahouette en montrant lée z' éfants du menton.

Jaousé n' répondi pâ. Malgré qu'il té solide et fôte, si fôte qu'à la Pot'rie, on n' disé pâ comme ailleurs fôte comme un bê, méi fort comme Maoupié, ça ne l'avé pâ empôsé d'avair un maouvais catarrhe au biaou temps dernier, une fai qu'il té resté toute une journéi sous la pléi à foui d' l'ardille pour Ouaraoue dans la cave à la Hardi. Il té resté quinze jours couché o un' fieuv' dé c'hfa. Lé recteur été v'nu tous lée jours qu'ri d' sée nouvelles et chèque fai, il avé apporté d' quai manger pour tout l' monde. I' paréi qu'il allé chiner sée ieûx qu'avin d' locai pour ieûx qui n'avin rin.

La Pahouette s'enr'vint :

« As-tu afourâillé nos sabôts. Et apropri lée un p'tit o l' naïr du gaoufêroué ! »

La cloche sonni dans la né : « J'allons nous mett' dans l' banc d' la Mare Adam », di-t-i', « j'arons moins fré. Dé toute manière, i' n' vienront point, i' sont toue couchés. Tu n'as qu'à commencer à fère ta pâte à crêpes dée qu' j'allons ét' partis. N'é pâ la païne dé commencer avant, i' n' voudrin pu v'ni. J'allons aller d'avant. Alléi, ad'hooue, tout l' monde ! Atoue canté maï ».

La p'tite troupe trotti d'vér la nôte et s'égâilli dans la né. I' filitent en sabolant su' la route, faisant craquer lée guérouas dée cabotéïs d'iaou et d'un même élan, glissent su' la mère dévant sée la Polotte. « Vous n'é pâ fini d'érusser d' même. Qui qui va m' donner dée sous pour v' acheter dée clous » huchi l' père. I' passitent en courant l' portâil dé la cour dé l'église et lée quat' mains appouillitent ensem' su' la clanche qui résisti. Lé large paeûce du père la décoinci et o péti dans l'église comme un coup d' pistolet.

Ela fit sursauter l' père Jacques Pia qu' allumé lé lust' du mitan : « Tu f'réi paeûr au monde » qui dit. « J' sons lée premiers » dirent lée z' ufants en s'enfilant dans l' banc d' la Mare Adam.

Jaousé s' cali au bout du banc et ergardi san' n' en perd' une émiette lé monde qui rentrin. « I' sont toue là dit-i' plusieurs fais en sourdinant. Ah, v'la l' nouviaux mère, P'tit Chot d' la Boutiqu' ! J'ai du ma' à crére qui vaoura l'ancien, Jean Michel Méhaeü. Ah ! été un bon, l'estula ! Ah ! v'la Mataoue Gernet, lu qui n' sôrt pour ainsi dire jaméi ! Même Marie la Co, iéelle qu' a tourjou ma' à son génoué quand l' temps va changer. Oh ! méi, ol a apporté sa chaouff'rett' pour mett' sous son cotillon. Faut tout comme qui s're

bin vaeü qui dit à la Pahouette qui v'né d'entrer, en li montrant le prêt' qu' arrivé dans l' cheür. »

Comme la mèsse commencé, pour passer l' temps, i' vouli sieud', mèi il té si lâssé qu'i' s'endormi aussitoou.

L' brut qu' fit Gilles en cheillant à plat vent' su' l' petit banc, l' révailli d'un coup. I' l' rattrapi d'une main, li d'viri une calotte en disant : « y a don' pâ möyen qui dure tranquille, lé geaï-là, y va bin fini par s' fère couémer. Et comme lé bédau arrivé o l' pain béni, i' fi un effort pour rester éveillé. Lée z' éfants s'amoucelitent cont' la quésse du père et il attenditent en gigotant l'arrivéi du bédau. Lée quat' mains plongitent d'un même coup dans l' panier d' pain blanc coupé en chuilles. Jacques Pia erlévi l' panier d'un coup sé et l' présenti au père. L'estuci posi tranquillement sa grosse poque à plat su' l' pain et o son paeüce, coinci cinq morciaou dans l' ca d' sa main : « Comme il en res' tourjou, y a pâ d' réson que j' n'en profit'rin point « qu' i' s' di. Et i' fit l' partaïge : une chéuille à châcun dée z' éfants, ieune à la Pahouette et lu, i' s' contenti d' ravalier l'iaoue qui li été v'nue au bé ; et malgré lée z' efforts qu'i' fi pour ténî' éveillé, i' s' rendormi.

Dans la rouvoure tremblottante dée cierges, lée z' omb' pernin dé drôles dé formes, et Jérôme, chomé su' l' petit banc, ergardé o dée yeüx qui s' remplissin d'épouvante, lé choris' qui manié l'encensouâr à grands coups d' bras. Et dans l' silence guérroué d' l'église, i' lanci un long cri perçant et plaintif ! « J'ai paeür dé Larigou, Larigou é Grippi. »

« Ga-ri-gou », li souffli sa soeür dans l'oraille.

Jaosé s' révailli d'un coup, empogni l' petit, l' ram'ni cont' lu en disant : « Comment, mèi qui qui t' prend, qui qu' tâs à t'ébrère dé même ? queü Larigou ? Eillou qu' tu vaïs un Larigou ? Tu n' vaïs don' pâ qu' é Natole ! » Jérôme ravalî sée larmes en hiqu'tant et s' sérri cont' la large paîtrine du père. Et toue deü s'endormitent.

Un coup d' coude dans lée côtes lé sorti d' sa torpeür : « Qui qu' y a, qui qu' y a côr ? J' ernâfêle ?

— Tu n' oué don' pâ ! » di la Pahouette toute en verdada. « Tu n' oué don' pâ ! I' di qu' j'héritons d' tout, d' la méson, d' la tère, dée ch'faou, dé tout squ'avé l' sagneür !

— Qui qu' tu dis don' là ? Queü méson, queü tère ? J' n'avons personne dé qui hériter ! Réves-tu !

— Mèi, acout' don', au lieu qu' d' débouler d' zieu, acout' don' squé dit l' recteür. »

Le prêtre reprenait d'une voix où résonnait de l'allégresse : « C'est pour cela que je vous ai réunis ce soir, en cette nuit de Noël, malgré le froid, malgré votre fatigue, pour que vous soyez témoins au moins une fois dans votre vie que le bonheur peut descendre parmi nous, à cause de ce petit enfant qui est là et qui était venu voici plus de deux mille ans pour essayer de changer le monde. Mais plutôt que de l'écouter et d'essayer de le comprendre, on a préféré le faire mourir sur une croix. Et les choses sont restées comme avant : d'un côté, la misère et la souffrance, de l'autre, l'opulence et l'injustice. Aussi, je me réjouis de ce qui est fait pour l'un des plus pauvres d'entre vous. Mais, pour qu'il n'y ait plus de doute, je vais vous lire le testament de l'homme de bien que fut Monseigneur Maupied.

« " Moi, François, Louis Maupied, prélat romain, théologien au concile du Vatican, ancien professeur à la Sorbonne, présentement desservant de la paroisse de Saint-Martin de Lamballe, afin de réparer autant que faire se peut et dans la mesure de mes

modestes moyens l'injustice du monde et me faire pardonner les fautes que j'ai pu commettre, je lègue par cette présente, tous mes biens, maison, chevaux et terres aux époux Joseph Maupied. Et je désire que l'annonce leur en soit faite à minuit, la nuit de Noël, en l'église de La Poterie, et qu'aussitôt, la clé de ma maison leur soit remise par le prêtre desservant, en présence des paroissiens rassemblés, certain que je suis que la joie qu'en éprouveront ces humbles qui n'ont jamais rien possédé sera sensible au cœur de Dieu. Et pour que personne ne se sente lésé, je désire également qu'aussitôt après la cérémonie, distribution de brioches et de pain blanc soit faite, afin que chacun s'en aille satisfait dans son corps et dans son esprit. » »

Dans l'église, on aré ouï la souris cour. Mémé lé vieux Piérrot Clôbarnet qu'éte tourjou enjafardé, en oublié dé s' gratter la gorge et l' père Ouitaoue Bigot sé coince la chiqu' dans l' maouvais trou et i' manqui bin d'y pâsser, mée sans m'ner d' brut. Jaousé Maoupié, ébéloui, assoti par la nouvelle, n'arrivé point à y crére. En lu même, i' r'vaillé la grande méson aux pièces remplies d' soulail, lée chamb' aux murs lisses et aux grandes presses remplies d' linge blanc, et l' saoulé tourjou plein. J' réve, ça n' sé peut point, une chose comme éla n' sé jaméï vaeüise, j' vâs m' révaillé. Pince-maï, dit-i' tout d'un coup, à sa couéffe, o mins qué j' saréï à quaï m'en t'ni.

« Viens chercher la clé, Joseph, puisque c'est ainsi que l'a demandé Monseigneur Maupied » dit le prêtre. Jaousé, adéci, à jé n' sé, n' bougé point. « Va-t-en bin vite, dit sa femme, en l' pousant, et n' traîne pâ tée pieds. » Jaousé posi sée saboue et tout déchaoue, ermonti l'église pleine d'omb'. Et, à chèque fais qu'il arrivé à la hauteur dée rangéïs d' bancs, lée têtes s' tournin curieusement vérs lu.

L'abbé Le Monnier (*) li tendi la clé. Jaousé lâ prin dans sa main et resti comme éla sans bouger, tandi' qu' dée grôsses larmes li roulin lé long dée jooues. « Va, retourne vers les tiens ; ton bonheur est le nôtre », lui dit doucement le prêtre.

Eperdu, Jaousé fi la gënuflexions en murmurant : « Merci, Monsagneür ». Et, les bras couâsés comme s'i' r'vené d' la communion, roulant d'une hanche su' l'aout', i' rparti d vérs son banc. I' n' paeü quand même pâ s'empôser d' loucher d' vérs lé banc à Popol dé sée Alexis Jean Pia qui rigolé tout l' temps en s' foutant d' la goule dé tout l' monde. Méï Popol, lé haout du corps à mintié sorti du banc pour mieüx vére, lé bé grand ouvert dé sésissement, n' rigolé point : i' n'y pensé même pâ ! Jaousé rentri dans l' banc. Sitououe assis, i' mi la clé dans la main d' la Pahouette en disant : « Tiens, é pour taï, pour ton p'tit Noué ! »

Louis BAUDET,
La Poterie - Lamballe.
(Histoire écrite
à partir d'un fait authentique.)

(*) L'abbé François Le Monnier était intelligent, respectueux et respecté ; il s'occupait de la construction du clocher actuel. (Marcel Hamon, *La poterie hier et aujourd'hui*.)

Bibliographie Sommaire d'Ouvrages

QUE L'ON PEUT SE PROCURER

- AIGUEPERSE (Jeanne), *Boishardy, général des Chouans*, Lanore, Paris, 1977, 300 p. C'est un roman historique, sans références écrit par une institutrice de Saint-Brieuc qui a pris ce pseudonyme. Elle se nomme Mme Launay.
- Les amis du parler gallo*, n° 1, imprimerie Peigné, Dinan, 1977, 110 p. Le premier volume est très intéressant et nous promet un apport culturel sur Laurenan, Bazouges, Fougères, Pléboulle, Pléhérel, Plédéliac, etc. Le parler gallo devient une réalité dans notre département et le prix du volume est modique, à la portée de toutes les bourses. Le numéro 2 va sortir.
- Archives du Morbihan*, « Le Morbihan pendant la Révolution, 1789-1795 », 161 p., fascicules. Nous y trouverons p. 125 des événements des Côtes-du-Nord.
- Archives des Côtes-du-Nord*. Index des ouvrages de POMMERET et BESNARD. On y trouve cités de nombreux chouans. Il est vendu 10,00 F aux Archives départementales de Saint-Brieuc.
- Atlas des châteaux forts en France*, Strasbourg, 1977. Travaux d'une équipe de l'Est qui prépare un travail sur les manoirs de notre département qui sortira en 1979.
- Académie de Bretagne*. Cahiers de l'Académie littéraire de Bretagne qui publie des articles depuis déjà de nombreuses années (Nantes, imp. Chantreau). Nous y trouverons d'excellents travaux d'écrivains bretons de renom.
- BRIANT (Théophile), *Les amazones de la Chouannerie*, F. Lanore, 253 p. Cette réédition d'un ouvrage paru en 1939 chez Sorlot nous paraît judicieux pour remettre en valeur le mouvement breton et vendéen.
- CHAUVIN (Monique), *Les comptes de la châtellenie de Lamballe, 1387-1492*. Institut de recherches, lib. Klunsksiech, 11, rue de Lille, Paris, 1977, 348 p. + 11 pl. reproductions doc. xv^e siècle. Ce remarquable ouvrage pour spécialiste du Moyen Age ne peut être lu par les profanes qu'avec difficulté.
- CROIX (Alain) et GUIFFAN (Jean), *Histoire des Bretons des origines à 1532*, t. I, 156 p., Fernand Nathan, Paris, 1977. Ce travail intéressant, illustré, nous apprend beaucoup mais s'égare quand il dit : « il faut seulement rappeler pour étayer l'argumentation la pauvreté de l'art roman et de l'art gothique en Bretagne ». Ce qui est partiellement vrai pour le roman, est faux pour le gothique. Il n'y a qu'à voir le nombre des églises et des chapelles du Finistère et des Côtes-du-Nord.

- CONDAMINE (Pierre de la), *Un jour d'été à Saint-Cast*, éd. Bateau qui vire, Guérande, 1977, relié, 195 p. Cet ouvrage n'a rien d'un roman malgré son titre. On y trouvera un peu l'inédit sur les volontaires et soldats français. L'illustration un peu noire n'est-elle pas rehaussée par le charmant conteur qu'est Pierre de la Condamine.
- CRESTON (R.-Y), *Le costume breton*, éd. Tchou, 1978, 444 p. Réédition magistrale du conservateur du musée de Saint-Brieuc qui nous paraît indispensable pour le costume et les coiffes bretonnes avec celui introuvable de M. Aubert paru vers 1930.
- Pierres d'oubliés*, Collège breton, fascicule, 70 p. Col. breton, 9, rue du 71^e-R.-I., Saint-Brieuc, 1976. Il donne des articles sur le cap d'Erquy, les colombiers, les foires, la vie lamballaise et le Cap-Fréhel.
- CHOFFEL (J.), *Le dernier duc de Bretagne, François II*, Lanore, 1977, 279 p. On y voit le sire de la Hunaudaye prendre le commandement des troupes pour que le futur duc ne soit pas exposé. On y cite de nombreux dignitaires bretons.
- CHOFFEL (J.), *La guerre de Succession de Bretagne*, Lanore, 1976, 187 p. Récit passionnant de la guerre des « deux Jeanne ».
- COLBERT DE CROISSY, *La Bretagne en 1665*, décembre 1978, 250 p. Ouvrage intéressant sur l'état de nos régions sous Louis XIV par le frère du ministre Colbert chargé d'une enquête régionale.
- DURAND DE SAINT-FRONT, *Filiations bretonnes*, t. VI, Floch, 1976, 620 p. Ce travail est une suite à celui de M. de la Messelière avec des notices sur des familles connues : Clemenceau, De Gaulle, Weygand, etc. On y trouvera les familles citées dans les six tomes dans une table générale à la fin de l'ouvrage.
- DURAND-NOËL (Yves), *Au pays de Madame de Sévigné : Argentré-du-Plessis*, Lib. bret., Rennes, 1978, 234 p. Monographie intéressante sur les deux évêques d'Argentré et leur famille.
- DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, *Histoire de Bretagne des origines à nos jours*, Perrin-Armor, 1975, 2 vol. (431 p. et 508 p.). C'est une synthèse remarquable des travaux d'érudits des XIX^e et XX^e siècles.
- DUGUAY-TROÛIN, *Mémoires*, éd. de 19 Maisnie, La Roche-sur-Yon, 1974, avec complément de Danie^l DE LA MOTTE ROUGE sur les officiers du Jason, 300 p. C'est la réédition du très bel ouvrage de 1740. Duguay-Trouin est un excellent écrivain, le seul marin ayant composé des mémoires passionnants. Jeune homme, il se vante d'un exploit pour échapper aux Anglais en rade d'Erquy.
- DELESTRE (Pierre), *Maï la Bretonne*, éd. C. Palatine, 1970, 196 p. Récit amusant de la vie fabuleuse de lady Mond, paysanne du Finistère qui épousera le roi du cuivre au Canada.
- DERVEAUX (Daniel), *Les vieux logis de Rennes*, éd. Derveaux, Saint-Malo ; *La côte d'Emeraude*, 2 vol., m. éd. ; *Saint-Malo de Bretagne*, m. éd. ; *Fastes marins de la cité corsaire*, m. éd. Ces volumes d'art méritent d'être dans toute bonne bibliothèque régionale.
- FROUIN (Charles), *Journal de bord 1852-1856. Un chirurgien du baleinier « l'Espadon »*, France Empire, 1978, 340 p. Le journal de Frouin est passionnant et nous apprend tout sur la pêche à la baleine au cours d'un voyage autour du monde de trois ans.

- GUILLLOTIN DE CORSON, *Les Templiers et les Hospitaliers en Bretagne*, Laffite - Reprints, Marseille, 1976, relié, 302 p. Excellente réédition de 1902, traitant de La Feuillée, Carentoir, La Guerche, Nantes, Blain, Clisson, etc. On y trouvera des traditions populaires sur les templiers et les chevaliers de Malte.
- La Bretagne des châteaux, Hachette, 1976, 143 p. C'est un ouvrage d'art.
- HUGUEN (Roger), *Par les nuits les plus longues*, Presses bretonnes, 1976, 508 p. C'est le meilleur ouvrage sur les évasions des pilotes tombés en France et évacués sur les côtes bretonnes de 1941 à 1944. On peut louer l'auteur pour sa documentation historique, c'est un travail de bénédictin.
- HUET (Docteur), *Les appartenances du pays de Dinan à travers les âges*, Blois, 1976, 337 p. Ouvrage important et intéressant malgré qu'il ne soit pas aisé de suivre dans les origines de la province bretonne les déductions du Docteur Huet.
- KERANFOREST, *Pierres et paysages*, Carentec, 1973, 100 p. Cet ouvrage est une réunion d'articles sur le Finistère et quelques-uns sur les Côtes-du-Nord par Dominique de Lafforest, pseudonyme Keranforest, délégué des Sites et Monuments (Paris, Société pour la protection du paysage) qui, par son talent, a sauvé bien des chapelles du Finistère en ameutant l'opinion publique dans la presse régionale. Un ouvrage important sur le Finistère vient d'être publié par lui chez J. Floch.
- LA VALLÉE (Joseph), *Voyage en Bretagne, 1793-1794*, Morvran Huelgoat, 1978, 113 p. Réédition de voyage. Ce pseudonyme cache le marquis de Boisrobert qui fut embastillé au XVIII^e siècle pour mœurs et s'en vengea en prenant à outrance le parti de la Révolution avec un sectarisme enfantin. Rien n'est bien pour lui avant la Révolution. Opportuniste, il sera un haut fonctionnaire sous l'Empire. Il y a un certain charme dans ses descriptions et il nous parle de Lamballe.
- LE BASTART DE VILLENEUVE (Pierre), *André Desilles*, éd. Latines, Paris, 1977, 190 p. Cet ouvrage sur le héros de Nancy nous apprend à quel désordre s'était rendu le milieu militaire en 1791 et 1792. Nous y trouverons des biographies de Du Chatelet, Clorivière, Gesril, La Vallée, Haudaunine, Limoëlan, Malsigne, Palloy. A Lamballe, le colonel de Bissy fut mis deux fois en prison par ses hommes et se vit extorquer quarante mille livres.
- LEMAITRE et GUÉGUEN, *Matelots de Concarneau*, imp. Concarneau, 1978, 422 p. Vie des matelots de 1800 à 1914.
- LE BOTERF (Hervé), *Anne de Bretagne*, éd. France Empire, 1976, 270 p. On y trouve non seulement la vie de notre duchesse, mais des événements régionaux sur Dunois au fort La Latte, sur Moncontour, Quintin et La Hunaudaye.
- LE GUENNEC (Louis), *Nos vieux manoirs à légendes*, Société des amis Le Guennec, Quimper, 1975, 285 p. Cet ouvrage sur le Finistère donne un historique des manoirs du Trégor. Il fut l'auteur de très bon livres sur cette région y compris le Trégor.
- LE MERCIER D'ERM, *Une armée de chouans, 1870-1872*, Perrin, 1975, 425 p. Réédition de l'odyssée de l'armée du camp de Conlie dont les deux drapeaux du 5^e bataillon des Côtes-du-Nord sont conservés à la Motte-Rouge.
- LE MOUAL (J.-M.), *Lamballe et sa région*, 1976, 100 p. Petit guide sur la région, bien présenté.

- LE ROY (R.), *Lamballe, dix siècles d'histoire*, Presses bret., 1973, 252 p. L'auteur traite surtout le duché de Penthièvre et cela d'une manière très intéressante et un peu, également, sur la ville elle-même.
- MONIER (M.-E.), *Dinan, mille ans d'histoire*, imp. Floch, Mayenne, 1978, 585 p. C'est la réédition de l'excellent ouvrage de notre ami, Monier, paru en 1958, en première édition sous le titre *Dinan, ville d'art*. M. Monier a fait un travail considérable sur le pays de Dinan et ses *Quinze promenades autour de Dinan* sont à avoir dans toutes les bibliothèques. On le trouve encore à Dinan.
- Les Français dans la guerre d'indépendance d'Amérique*, Musée de Rennes. Important catalogue, Rennes, 1976. 339 articles (sur le marquis de la Rouërie, La Fayette, etc.).
- MEAUX (M.-C.), *Jean Chouan*, Lanore, 1977, 135 p. Petit ouvrage intéressant qui aurait mérité plus de développement.
- MARTRAY (Jean), *La vie des Lamballais depuis l'an 1000*, Presses bretonnes, 1974, 285 p. Cet ouvrage complète les travaux de M. Dutemple et s'est inspiré des travaux de M. Quernest (1886). Il nous a vivement intéressé, ayant trait surtout à l'histoire de la ville elle-même.
- MOTTE ROUGE (Daniel de la), *La châtellenie de Lamballe. Vieilles demeures et vieilles gens*, 1977, 645 p., 345 illustr. Cet ouvrage traite des familles ayant habité les principales demeures dans les trente-cinq communes du Penthièvre dans un arc de cercle qui part de Hillion, Plestan, Lamballe, Plancoët et suit la côte. Une carte situe les maisons. On y trouvera l'histoire des maisons lamballaises, ce qui n'avait pas été fait. L'illustration fait connaître l'art de la poterie, épis de faitage, statuaire. Enfin les graffiti de la Hunaudaye. C'est un travail à base de documents inédits. Cet ouvrage vient d'être couronné par l'Académie française.
- MAUNY (Michel de), *Le pays vannetais*, éd. de la Revue, Paris, 1976, 160 p. ; *Anne de Bretagne*, éd. Kanedevann, Rennes, 1976, 55 p. ; *1532, le grand traité franco-breton*, Armor Editeur, 1977, 194 p. ; *Le pays de Léon*, Armor Editeur, 400 p. Les ouvrages de Michel de Mauny sont excellents, ouvrages d'érudit et nous les conseillons pour tous, non seulement à titre historique, mais également comme guide dans vos promenades. J'ai apprécié le Léon, grâce à lui.
- Il assure actuellement la direction d'un ouvrage très important qui va paraître sur l'histoire de Bretagne, notamment les inventaires au tome V. Cet ouvrage se nommera *Le mémorial des Bretons* (six tomes).
- MENDÈS (Charles), *Au sujet du Tro Breiz*, 126 p., Presses réunies de Rennes, 1978. Excellent travail d'un ancien magistrat sur les pèlerinages dits « Tro Breiz » aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles qui avaient lieu dans un parcours Saint-Brieuc - Saint-Malo puis Dol et Dinan. Pèlerinage des Sept Saints, on manque de documents.
- Neudûn*, argus international de la carte postale, 1978, imp. Montligeon à Mortagne-au-Perche (61400), 344 p. Cet ouvrage très connu comprend des rubriques Bretagne et Côtes-du-Nord. Leur catalogue 1979 sera axé uniquement sur les régions de France dont la Bretagne.

- ODORICI, *Recherches sur Dinan et ses environs*, éd. Culture, avenue Gabriel-Le Bon, 115 Bruxelles, 1976, relié, 631 p. Cette réédition de l'excellent ouvrage de 1857 sur Dinan et ses environs est utile à avoir.
- ORAIN (Adolphe), *La Chouannerie en pays gallo*, Armor Ed., 1977, 240 p. Les documents concernent surtout la région de Fougères.
- La Révolution et la Chouannerie*, Ville de Pontivy, imp. Le Minerve, Pontivy, 1977. C'est un catalogue de la brillante exposition de Pontivy où furent exposés cinq cent neuf articles.
- Préfecture des Côtes-du-Nord*, bulletin d'information des maires, arrondissement Dinan, 1975, 150 p. Ces bulletins sont utiles pour connaître les changements parcellaires des communes aux XIX^e et XX^e siècles. Il y en a sur plusieurs arrondissements. On peut se les procurer au bureau d'accueil de la préfecture.
- PETTRE (Commandant Christian), *Splendeur et rouille, « France »*, éd. Pen Duick, 1978. Les souvenirs du dernier commandant du fastueux *France* vous font connaître les dessous de la Compagnie transatlantique mais également les voyages du *France* autour du monde en trois mois, vous replongent dans la géographie mondiale, assaisonnée d'anecdotes savoureuses.
- ROINCÉ (Job de), *Le colonel Armand, marquis de la Rouërie*, éd. Lanore, 1974, 215 p. ; *Le drame de Quiberon*, chez l'auteur, 1976, 204 p. Les ouvrages de Job de Roince sont influencés d'un royalisme à tout crin et il aime conter. Nous savons que la Rouërie est mort à la Guyomarais en Saint-Denoual.
- RÉMY (Colonel), *La Résistance en Bretagne*, Famot, 1977, 2 tomes, 503 p. On y retrouve l'intéressant exploit de la plage Bonaparte à Plouha avec plan de cette région. Rémy alias Gilbert Renault habite les Côtes-du-Nord à Lanmodez.
- SAINT-PIERRE (Michel de), *Monsieur de Charette, chevalier du roi*, Table ronde, Paris-7^e, 1977, 430 p. Jusqu'ici, la plupart des monographies consacrées à la guerre de Vendée n'étaient que des ouvrages d'érudits. Michel de Saint-Pierre y ajoute une couleur et une dimension. Celle d'une aventure picaresque dans l'épopée. Ce jugement de l'éditeur qui nous paraît la vérité nous fait voir au travers de Charette, que l'épopée de la guerre de Vendée fait grand figure aux yeux de l'histoire malgré cette division des Français.
- Il ne faut pas oublier que ce mouvement est parti de Bretagne grâce au marquis de la Rouërie représentant de Louis XVI dès 1791. Charette eut la gloire de mourir le dernier, pour son roi, après avoir reçu les honneurs républicains à Nantes à la tête de ses troupes au moment de la trêve de la Mabilais.
- SAINT-IVY (G. de), *La Chouannerie et ses victimes*, troisième édition, Quintin, 1976, 285 p. Emile Gilles prend ce pseudonyme Saint-Ivy. Cet ouvrage veut montrer les maux de la Chouannerie morbihannaise et qui seront dus aux prêtres réfractaires, au dire d'Emile Gilles.
- L'auteur ne nous a pas convaincu car le Morbihan fut le théâtre de guérilla, d'où des atrocités. Egalement, on ne peut laisser passer pareille affirmation quand il dit avec Ernest Hamel : « Des publicistes assurément bien naïfs ou d'une insigne mauvaise foi, ont qualifié de retour à la justice et au bon sens la catastrophe du 9 thermidor ».
- Robespierre et Fouquier-Tinville ont-ils donc laissé des regrets ? Cela est aberrant ! La nuit du 2 août n'aurait-elle pu suffire ?

VERCEL (Roger), *Duquesclin*, Abin Michel, 1978, 253 p. Réédition de l'ouvrage romancé, paru avant guerre, de cet excellent écrivain.

Rennes au XIX^e siècle, architectes, urbanisme et architecture. Editions du Thabor, 10, rue du Noyer, Z.I. Chantepie, Rennes. Un volume format 22 × 28, 520 pages, 230 photographies et dessins dont la plupart inédits. « Thèse monumentale et novatrice » du conservateur du Musée de Bretagne, première de ce type pour une ville de province, elle comprend une étude détaillée du milieu des architectes rennais et le lent combat pour la reconnaissance de cette profession. Etude méthodique de l'architecture publique : les quais, pavillons des Lices, le Thabor, etc. et de l'architecture privée avec les hôtels particuliers. Autant de jalons pour des comparaisons avec d'autres villes.

Mémorial des Bretons en six volumes — 500 pages — qui relate mille six cents ans d'histoire de notre Bretagne. Des milliers de photos. Breiz Editions, 2, rue de la Chalotais, Rennes.

Dossiers du Centre archéologique (arrondissements de Saint-Malo - Dinan), par M. Loïc LANGOET, directeur.

Il est sorti six volumes sur les fouilles romaines à Saint-Malo et Corseul. Avec le Centre, le commandant Amiot, des Amis de Fréhel, vient d'ouvrir une villa romaine à Salles-d'Or-les-Pins.

Jean Doré, recteur breton. 174 pages. Ed. l'Harmattan, Paris, 2^e trimestre 1979.

Ce livre passionnant au départ est le récit des désordres d'un curé de campagne, de notre région, né à Plémy, qui a été en cures dans dix paroisses différentes des Côtes-du-Nord en raison de son instabilité, de son esprit contestataire, tourmenté et jamais satisfait. Il s'estime dès le départ « un sacrifié », ce qui fausse sa situation. Il entrera vite en conflit avec l'autorité qui le considérera comme un malade, ce qu'il a été. Il fait parfois pitié et il a fait du bien et du mal. Mais la fin du livre ne nous intéresse plus, connaissant le personnage, il veut nous faire connaître sa nouvelle religion. Cet ouvrage est publié par une presse contestataire et on peut se demander s'il n'y a pas une grande part dans la rédaction. Ce curé défroqué a subi de mauvaises influences et a été à Boquen. En résumé, il nous fait apprécier le bon sens et la sagesse du clergé actuel de nos campagnes.

Daniel DE LA MOTTE ROUGE.